

LE PALAIS DE COMPIÈGNE

Par ARSÈNE ALEXANDRE



L'IMPÉRATRICE EUGÉNIE

Tapiserie

d'après WINTERHALTER

Ayuntamiento de Madrid





Les Chroniques du Mois

La Vie Parisienne

De Boileau à M^{lle} Quéru

Le second dimanche de mars aura été pour moi l'un des plus amusants que j'aie vécus à Paris. Et l'un des plus intéressants aussi. Car j'ai trouvé dans cette journée-là de quoi m'instruire, de quoi rire un peu, et de quoi penser beaucoup.

L'étonnante ville, où le présent, le passé, l'avenir se coudoient sans colère, voisinent même avec gentillesse; où l'on voit des petits-fils de romantiques couronner Boileau, et d'intransigeants jacobins couronner des reines!

Car c'étaient là les deux cérémonies, aussi peu démocratiques l'une que l'autre, qui remplirent cette journée et la remplirent, en vérité, fort bien. Pieusement, je les ai suivies l'une et l'autre.

Le matin, ce fut Boileau qu'on fêta. Fête de lettrés, où la foule n'assistait pas : heureusement, car la place eût manqué pour la recevoir. Nous étions conviés à cette petite maison d'Auteuil où Boileau, septuagénaire et asthmatique, s'éteignait doucement, il y a deux cents ans, dans les bras de son confesseur, — ayant légué sa fortune à ses domestiques, et cinquante mille livres aux « pauvres honteux » de six paroisses de Paris. Touchante fin de vieux garçon... Mais ce n'est pas ce souvenir-là que les lettrés célébraient. Si étrange que la chose paraisse, ces descendants littéraires de Hugo, de Gautier, de Baudelaire et de Musset, ces contemporains de nos symbolistes, humanistes, futuristes et unanimistes s'assemblaient pour saluer en Boileau... l'écrivain, le poète, le critique. Et cependant qu'étaient lus devant la petite maison d'Auteuil des discours émus, et récités de vibrants poèmes, des chroniques sortaient d'un peu partout, comme champignons de la terre humide. Et quelle vénération! Quelles louanges! « Méchant poète? disait l'un. Allons donc. Sans doute, il fut d'imagination médiocre et de souffle court.

Mais le joli esprit! Comme il sut bien se des-siner à lui-même le champ de son idéal, et y demeurer fidèle! — N'oublions pas, disait un autre, l'impeccable écrivain qu'il fut. Quelle langue solide et saine! Quelle clarté! — Ne vous semble-t-il pas, déclarait un troisième, que ce Boileau fut un journaliste admirable, et le « reporter » le plus avisé de son temps? que personne ne sut mieux que lui décrire un décor, noter le détail d'une physionomie, d'une attitude? Relisez le Lutrin... — Relisez les Satires, proclamait un autre, et vous saurez ce que c'est qu'un critique. Celui-là voyait juste et osait dire leurs vérités aux gens. Ah! que n'avons-nous un Boileau, — capable de prouver à Un tel que ses vers, — qu'on croit bons, — sont mauvais; de faire entendre à Chose qu'il gagne mal l'argent que ses romans lui rapportent; à Machin qu'il est un auteur dramatique sans génie, bien que ses amis et lui-même soient persuadés du contraire. »

« Que n'avons-nous un Boileau », disaient les gens d'Auteuil. « Que n'avons-nous une reine! » semblaient penser, quelques heures après, les gens de Passy. Car, dans l'après-midi de ce même dimanche, au Trocadéro, des maires républicains posaient très sérieusement un diadème sur la jolie chevelure de M^{lle} Jeanne Quéru, Reine des reines du présent carnaval.

Fête charmante, où se pressait une affluence enthousiaste de curieux; — et fête officielle, puisque les pouvoirs publics ne dédaignaient point d'y jouer un rôle, — qu'ils tinrent fort dignement, ma foi. Avouerai-je que ce spectacle surtout m'amusa? Le couronnement de la Reine des reines n'était naguère, à Paris, qu'une sorte de badinage pompeux, un galant divertissement de carnaval. C'était, en l'honneur de quelque jolie fille du peuple, une restauration de monarchie « pour rire ».

On a l'air de n'en plus rire autant, et d'attacher à ce jeu une espèce d'importance. Cette reine d'un jour est, à présent, une reine d'un an. Sur l'estrade du Trocadéro, le di-

manche où nous la couronnâmes, il y avait un ministre officiellement représenté; des membres du Parlement, des conseillers généraux et municipaux s'empressaient; les théâtres subventionnés avaient délégué des chanteurs, des danseuses, des récitants; la musique de la Garde Républicaine escortait de ses cuivres et de ses bois officiels la royauté naissante de M^{lle} Quéru. Et l'on vit tout à coup s'avancer vers la jeune fille une danseuse; elle tenait un diadème entre ses mains, et, d'un geste humble, elle couronna la Reine de Paris. Et ce fut l'ovation.

J'avais passé ma matinée chez Boileau, mon après-midi chez la Reine; j'ai passé la soirée chez moi, à réfléchir.

Je me demandais si ces retours au passé, sous prétexte de littérature ou de carnaval, n'ont pas une signification plus profonde, en somme, que celle qu'on leur prête?

Parmi le tohu-bohu d'écoles littéraires en lutte, où chacun n'entend prendre pour guides que sa fantaisie et l'ambition d'étonner le voisin en le bousculant, le vieux Boileau nous apparaît comme une espèce de phénomène : il est l'Ordre et la Clarté; il est le respect de la Règle; il incarne de vieilles disciplines abolies... On regarde, on compare, et on salue... Et d'avoir salué ce passé, on se sent meilleur.

A quelques pas de là, c'est une autre vision : coiffée du diadème royal, une « midinette » sourit au peuple. Elle aussi semble l'évocation de quelque chose de simple et de grand : d'une Foi qui eut sa beauté; d'un Ordre qui eut ses avantages. Et les républicains eux-mêmes songent : « Ça devait être gentil. »

Et tout cela prouve, — n'en déplaise à certains penseurs, — que le présent tient au passé par des fils d'assez bonne qualité, et qu'aucune main ne cassera de si tôt... Ce dimanche de mars fut vraiment un dimanche délicieux!

SONIA

Le Génie des Germain et les Unislaves

La Conférence faite au profit des inondés à la salle de la Société d'Encouragement pour l'Industrie Nationale ayant été annoncée trop tardivement, de nombreuses personnes n'ont pu y assister. C'est à leur intention que nous en donnons ici un extrait.

Le Cabinet Briand a sombré dans des détails de question sociale ; bien plus, dans le manque de grandes lignes d'une orientation politique.

Le Temps avec des réserves, d'autres feuilles sans ménagement, ont relevé la stérilité des traités, et dans les référés sur les alliances, le défaut de franchise du Gouvernement ; le fait est admissible, il procède d'un vieux reste d'Ecole Kaunitz et Meternich, qui réservait le monopole des affaires étrangères à un groupe d'initiés, séparé du pays, peu conforme souvent à son esprit et à sa tradition. Le moteur de la bureaucratie, tel qu'elle nous a été léguée est en souffrance devant l'obstacle : une solidarité internationale, humanitaire, incompatible avec la barbarie.

Cependant, la direction de la République s'éloigne de l'idéal de Lafayette et de Washington, disons-le, du Progrès ; nous ne pouvons admettre rationnellement d'intimité nationale avec des États qui font profession d'arbitraire et d'achatisme. Question de race ! La France a de qui tenir, vous ne changerez pas ses sympathies. La colonne Vendôme lui rappelle les légions polonaises ; la colonne de Juillet, une contrée aux confins de l'Europe, bravant sa destruction pour empêcher la Sainte-Alliance de marcher sur Paris, et les Cosaques d'y camper une troisième fois. Les Français de 1830 purent bénéficier des idées libérales des Orléans ; ils échappèrent à l'écrasement de 31, 48, 63, de la Hongrie et de la Pologne. Elle se meurt de son dévouement, qu'importe ! vive le principe. Il dénonce les coupables, il fait face à l'Impérialisme.

Différencions-le du génie des Germain.

Les fleurs ont leurs minutes, les nations leurs siècles d'épanouissement. De nos jours, une poussée de Valkyries brise les glaces de la Walhalla, l'Univers est soumis par une pléiade de soleils, les Schiller, les Goethe, les Mozart, les Beethoven bercent les générations, les Kant, les Leibnitz les instruisent. L'héritage tombe aux mains d'un cadet de Brandebourg, dont la famille s'est détournée pour son orgueil. Les Grâces, les Muses fuient le Nord ; songez à la haine des Heine, à Hahneman à Paris, au cachot de Leduchowski, au désespoir de l'Alsace, aux persécutions de Posen et de Silésie...

Mais un enfant de la Pologne meurt sous les outrages, l'indignation déborde, les Unislaves sont créés ; ils sont des atouts dans le jeu de la France.

Parfois la spéculation voit se matérialiser les certitudes du rêve ; telle fut la joie de Galilée, le jour où le télescope lui confirma la gravitation : les satellites de Jupiter, défilant avec la régularité du calcul autour de leur astre. Cette divination a bien servi les Unislaves, précédant l'émoi produit par une entrevue de souverains, — le chemin de Bagdad, — une panique de fortifications à Flessingue.

Eh quoi ! il suffit d'un instant pour angoisser des gouvernements amis, susciter soupçons et commentaires discutés par l'Europe ! Si des alliances deviennent suspectes, c'est que les intérêts des peuples engagés par des traités illusoire, sont loin

de coïncider avec l'œuvre diplomatique ; de là une paix factice, des trames à la première alerte ; conscience chargée des affairistes du pouvoir.

Le malaise des accapareurs voudrait se concilier ceux qui ne le sont pas ; il est inconcevable qu'ils présument entraîner des nations spoliées dans une entente qui garantisse le butin qu'ils ont pris sur elles : un incident bouleverse le château de cartes de la paix.

Des représentants des victimes font risette à l'ogre, négligent leurs armements. Ce n'est pas ce que la France attend de ses chargés de pouvoirs.

De même, si la Maison des Brandebourg s'aliène deux nations pour ses intérêts de dynasties, ce n'est pas ce que l'Allemagne désire ; elle dénonce l'impopularité de l'Impérialisme par la statistique de 1910 : 70.000 déserteurs ou insoumis appauvrissent l'armée, l'élément civil se refuse au quarantième anniversaire de Versailles, le Reichstag en ce qu'il a de plus noble, stigmatise le ministère prussien et ses violences.



LE COMTE A. ORŁOWSKI
à la Conférence au Profit des Inondés

Mais la cruauté a des proxénètes. Un soir d'Opéra, spectacle biblique (ô Salomé, quel peuple n'eut ses Caïns !), on entendit dans une société élégante : « les Polonais demandent encore un Mourawieff ». Salomé baisait la tête de Joaniklès sur un plateau, nous pensions : Le parti Vieux Moscovite a du sang aux lèvres et goûte la volupté des tortures. Son histoire le voit traînant aux gémonies ses meilleurs princes, ses plus grands poètes, Pouchkine, Lermontoff. Des déséquilibres forment, sans le savoir, la puissance occulte de Berlin. Du même coup ils abaissent, déconsidèrent la Russie aux yeux des Slaves, et isolent la France par le rapprochement du Tartare avec le Prussien. Leur système exige de fortes armées ; faut-il le répéter : les baïonnettes sont mauvaises aux opprimés, aux oppresseurs, et aux pays alliés. Des hommes d'Etat hésitent devant une alliance armée avec l'Alle-

tagne ; elle ne peut compenser la révolte des contribuables affamés.

La bureaucratie fait des efforts pour imposer une politique égoïste ; ses cadres sont brisés, la publicité déborde, l'opinion dirige de plus en plus les affaires. Cette fédération veut le bien-être, garantit l'aisance de l'individu, donne une langue universelle, les Lloyds des communications, les Syndicats du travail. Des flots électriques sillonnent les airs pour unifier la volonté ; une solidarité internationale de désirs préside à leur satisfaction. Cet esprit prend de terribles revanches, brise les tentatives d'asservissement, sauvegarde la collectivité des nations et les privilèges des particuliers. Ces données colossales interdisent un coupe-gorge à l'égard de la France et de la Pologne, et font entrer ces deux pays dans leur intégrité, dans le concert social, gage de sécurité. Le peu de fruit des palliatifs ressort des symptômes troublants par lesquels on passe et que cherchent à calmer de vains discours.

Qui a conspiré les partages, bouleversé les traditions des États ? Il n'a tenu qu'au hasard, à l'accord fortuit des puissances, d'empêcher un nouveau démembrement des Gaules en 1895. Une action collective aurait pu être paralysée par des secousses, comme au XVII^e siècle, quand l'Angleterre eut les États-Unis, l'Autriche les Ottomans, la Russie Pougatchoff sur les bras.

Une sextuple alliance s'impose ; nécessité inéluctable, pour contenir des ambitions mal-saines et ramener une ère tranquille par une Russie libérale, par la réparation des injures. Les États secondaires forment un grand poids à eux seuls ; ils n'attendent qu'un signal pour se libérer des perpétuelles terreurs et du fardeau de pénibles armements.

Le cabinet de Potsdam hypnotise, non les peuples trop fiers pour pactiser avec l'Impérialisme, mais leurs diplomates. Les milliards de la contribution germent ; les essaims de compagnies tudesques se sont abattus sur le continent : banque, navigation, chemin de fer, publicité, chaque branche est envahie. Ce n'est pas de l'extension qu'on se plaint, c'est de l'emploi qu'en fait la Prusse. Le Fatherland a son œil de Caran d'Ache, impose l'agent secret, surveille un pays qui n'est pas le sien ; cette inféodation rejaillit sur la politique, sacrifiant la dignité aux mesures dites « de tout repos ». Ce qui surnage proteste négativement ; ainsi les Académies se refusent à l'indication de jubiler au Jubilé académique de Berlin, mais ce qui porte ombrage à la Prusse est entravé. Comment présumer autrement de ministères qui ne sont pas appuyés par une forte armée ? Un sentiment bâtard rend hostile même à une manifestation littéraire, à un concours international sur le programme unislave, qui pourrait indisposer les maîtres de l'Alsace.

Eh bien ! les temps sont passés, de jouer au plus fin avec la France ; elle comprend que ses intérêts sont sauvegardés toutes les fois qu'elle sauvegarde les intérêts polonais, en affaiblissant le crédit de la Prusse. Cet adversaire dilapide ce que le génie german a amassé, se targue de privilèges abusifs, foulant aux pieds tout principe, pourvu qu'il puisse porter haut un front d'airain.

En face de cette superbe, les Unislaves en appellent à l'arbitrage du monde sur la question de la paix, par un concours qui embrassera sur ce thème la pensée universelle.

Ce procès grandit des passions qu'il déchaine ; c'est un tableau d'orage, adouci par une spontanéité bienveillante dans la patrie de Jeanne d'Arc, d'une élite que l'adversité n'effraye pas. Elle tressaille à l'évo-

cation du bien, comme une femme enceinte au mouvement de son enfant ; c'est le secret de l'adage : le geste de Dieu par la France.

Le concours Unislave, enserré par les forces occultes de la bureaucratie des Alliances (situation définie par l'article de M. Lavalette dans le *Figaro Illustré*, et par les déclarations du Président de l'Association Internationale des Académies, sénateur Blaserna) n'a d'autre issue que de s'en rapporter à l'humanité. Il se renforce de sympathie dans une lutte inégale, et ne voit rien d'excessif, même en regard de César, dans un débat sur l'équilibre Européen. Le génie german lui est favorable : Goethe préconisait Mickiewicz, poète de la Pologne, comme son successeur.

Les Saintes Alliances, replâtrées sous différentes étiquettes, cachent mal leurs appréhensions sur la solidité des chaînes qu'elles forgent. Leur décevant ! Œuvre de Sisyphe entassant Pellion sur Ossa pour subtiliser les dons d'en Haut, le Bonheur, la Liberté ! Les bureaucrates répètent une légende mythologique, bravent l'opinion qui les dénonce comme des recelleurs. Rappelez-vous, dans la baie de Naples, si le soleil lève les brumes du côté d'Ischia, le profil tragique, émergeant des flots, du Titan renversé, que silhouettent les montagnes de Capri. Évoquez Virgile. Des colosses voulurent escalader le Ciel, la foudre les atteint — ils sont figés dans le basalte — ils ont vécu !

Comte ADAM ORŁOWSKI.

Chronique médicale

Les Produits de Beauté du D^r Clarkson, dont il avait été question dans ma précédente chronique, installés rue Saint-Lazare, 97, présentent cet avantage énorme sur les autres marques des produits similaires, que la société qui les exploite se compose de médecins-dermatologistes, spécialisés pour les maladies de la peau, et de chimistes-préparateurs, par conséquent des personnes tout à fait à la hauteur de la tâche et possédant un outillage scientifique perfectionné.

En dehors de leurs excellentes Crèmes de Beauté, leurs poudres de riz, nous recommandons particulièrement la Pâte Antirides, très active, la Crème Fondante pour faire maigrir localement, le lait de Pistache, la Pâte Ciliaire pour faire pousser les cils et sourcils, la Lotion Aspasia pour affermir la gorge et les chairs molles, l'Eau Merveilleuse, qui décongestionne les yeux, les déride, efface la boursofflure et donne un éclat fascinant ; la Pâte Épilatoire est aussi excellente.

D^r SERRE.

COURRIER DU DOCTEUR

M. D. — 1^{re} Friction du cuir chevelu avec : Késorcine 2 grammes. Vaseline 30 grammes. Essence de bergamotte X gouttes. Espacer l'application à mesure que les démangeaisons diminuent. — 2^e Laver la tête avec 3 jaunes d'œufs dans un demi litre d'eau, puis à grande eau.

Mugette. — Il y a des exercices utiles à faire pour établir l'équilibre des omoplates et redresser la colonne vertébrale. Trop long à décrire ici. Donner votre adresse, si vous désirez une réponse directe.

Château de L. — Faire fondre 30 grammes de cire blanche, y incorporer successivement, en remuant continuellement, 60 grammes de suc d'oignon de lys blanc, 15 grammes de miel de Narbonne et ajouter ensuite 15 grammes d'eau de rose. Onctions matin et soir sur les parties ridées.

D. S.

e enceinte
c'est le
eu par la

é par les
ratie des
article de
lustré, et
de l'Asso-
nies, séna-
ne de s'en
nforce de
et ne voit
de César,
opéen. Le
Goethe
Pologne,

ées sous
nal leurs
des chaî-
écevant !
llion sur
Haut, le
ates repè-
bravent
des recé-
baie de
s du côté
eant des
houettent
Virgile.
e Ciel, la
dans le

WSKI.

ale

Clarkson,
a précé-
-Lazare,
e sur les
ires, que
pose de
és pour
imistes-
ersonnes
et pos-
perfec-

Crèmes
z, nous
la Pâte
ondante
lait de
pousser
sia pour
es, l'Eau
es yeux,
t donne
oire est

E.

R

c : Késor-
Essence
pplication
uent. —
dans un

s à faire
redresser
crire ici.
e réponse

mmes de
ment, en
de suc
miel de
d'eau de
es ridées.

S.



Le Palais de Compiègne. — Façade principale



Le Palais de Compiègne

PAR ARSÈNE ALEXANDRE

Conservateur du Palais national de Compiègne.

Versailles, Fontainebleau, Compiègne, les trois Palais les plus illustres de France, — Paris étant, naturellement, hors concours.

Chacun a son différent orgueil et sa physionomie particulière, qui leur permettent de rivaliser et les dispensent de s'envier.

Versailles a son incomparable splendeur, son unité grandiose et merveilleuse, son Soleil altier.

Fontainebleau a sa diversité, ses chapitres multiples, ses grands drames frissonnants qui se déroulent emmi les élégances voluptueuses de la Renaissance, l'abdication de Napoléon dans le voisinage d'un décor de pavanes.

Compiègne, qui n'a ni tant de rayons, ni tant de lueurs sinistres, qui est très majestueux, mais moins que Versailles, très riche, mais moins que Fontainebleau, attire, intrigue, et passionne le monde autant qu'eux deux. Il a ses romans d'amour. Compiègne est un lieu romanesque entre tous.

Buckingham y a

fait à la reine Anne d'Autriche l'aveu de sa passion.

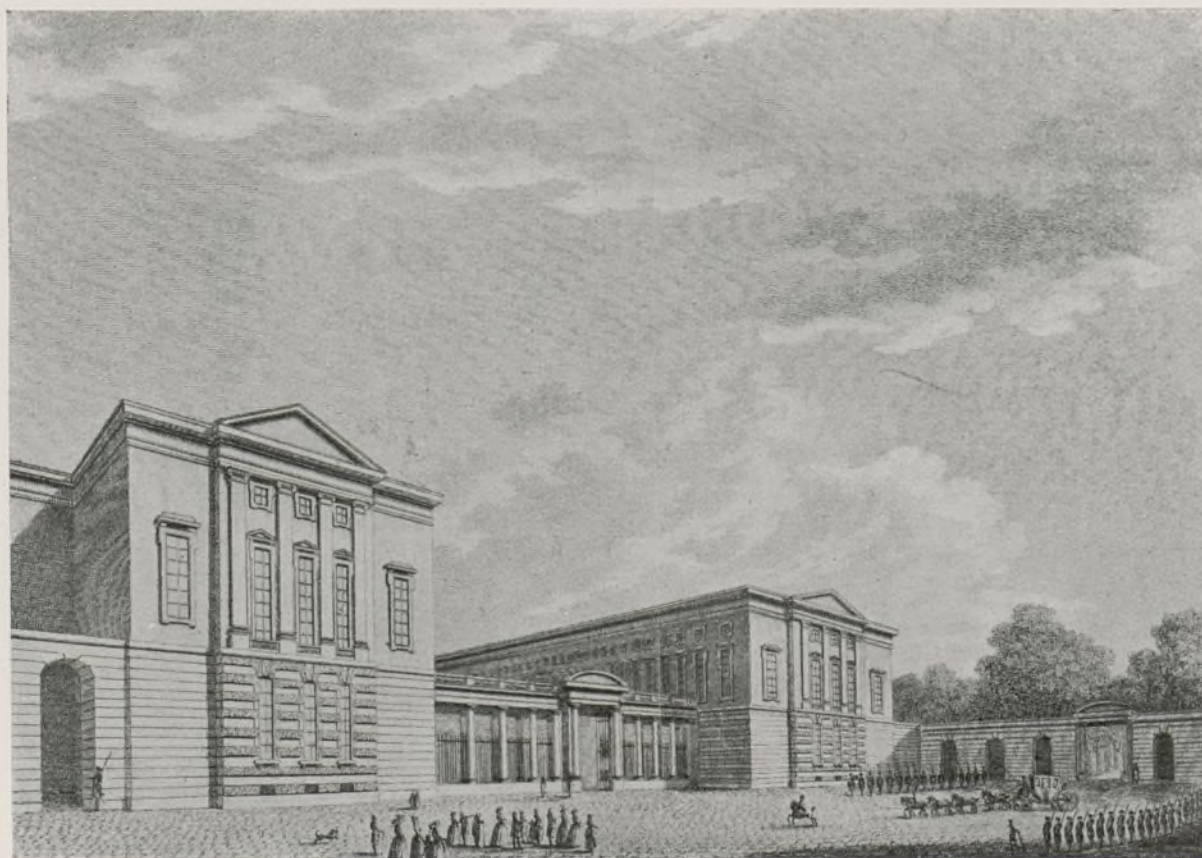
Louis XIV y a commencé son roman avec M^{me} de Montespan et terminé son roman avec M^{me} de la Vallière, non sans avoir complimenté M^{me} de Fontanges de son heureuse idée de coiffure.

Louis XV y a fait une effroyable consommation de romans, — car il en est de toute sorte, de scabreux comme de mélancoliques. Il a fini avec M^{me} de Mailly et continué avec M^{me} de Pompadour, tout en conservant dans un coin la petite

Murphy et en remplaçant ensuite celle-ci plus ostensiblement par M^{me} de Romans. C'est à Compiègne aussi qu'il a été frappé, pour M^{me} Du Barry, du coup de foudre laborieusement préparé à l'office.

Louis XVI lui-même y fut amoureux, à sa façon, fort timidement, de sa jeune épousée, également assez timide à son entrée en France.

Napoléon I^{er}, lui, s'y montra éperdument idyllique, amoureux comme un sous-officier. A lire certains passages de mémoires, il semble que Louis XV ait reconstruit



Entrée du Château de Compiègne, du côté de la Place d'Armes
(d'après une estampe de la fin du XVIII^e siècle)

Compiègne pour lui ensuite, pour Napoléon I^{er} d'abord.

Le dernier, mais non le moindre, c'est le roman de Napoléon III et de la comtesse Eugénie de Teba, M^{lle} de

du moins, ce qui donne à Compiègne son allure impérissablement royale, cette fière et nette ligne d'architecture française, aussi fine de silhouette qu'ample de développement, ligne



La Cour d'Honneur

Montijo, véritable roman d'aventures, de fêtes, — et de guerre ; roman aujourd'hui bien lointain quoique son style s'enchaîne au nôtre propre et que plus d'un de ses personnages survive, — et le principal de tous, le plus triomphal et le plus éprouvé.

Tout cela compose à ce Palais, à ce Parc qui s'étale à ses pieds, à cette forêt qui en prolonge les fastes et les mystères, une atmosphère à part, et même on y vit, on s'y promène accompagné de tout ce qui a depuis longtemps disparu.

Car enfin, de tout le Palais antérieur à Louis XV, rien ne demeure. Du château de Charles V il ne reste que des fossés et des murailles qui semblent n'avoir jamais eu d'autre rôle que de servir de soubassement à des terrasses fleuries et de défense à un séjour de plaisir susceptible d'invasion.

Du château de Louis XIV, rien, pas même une lucarne, pas même une console. Si, pourtant, des poêles en fonte qui servaient aux Suisses en leurs corps-de-garde, et qui aident encore les hommes de service à passer les hivers.

Du Palais de Louis XV, il reste, en revanche, tout ; tout,

tellement bien tracée qu'aucun régime suivant ne pourra ni la rompre, ni la surcharger, ni en altérer si peu que ce soit la pureté, — j'allais dire voltairienne. Cadre austère, paradoxalement imposé à la folie, cadre si bien fait pour tous les tableaux de l'histoire, sentimentaux ou tragiques, belliqueux ou festifs, que l'Empereur lui-même, ne pourra le faire craquer, et qu'il sera réduit à ne s'attaquer qu'à l'ornementation intérieure, à tout

ce qu'on ne voit pas du dehors. Merveilleuse conception qui faisait régner la simplicité dans l'enveloppe pour réserver à l'intérieur toute la fantaisie ; conception habile qui veut que l'on soit subjugué avant d'être charmé.

Les artistes et les décorateurs appelés par Napoléon I^{er} pourront substituer, intérieurement, des colorations et des ornements opulentes et rigides, aux arabesques flexibles et aux harmonies légères, on sentira tout de même que Napoléon le bien-aimant reçoit Marie-Louise chez Louis le

Bien-Aimé. Toutefois il signe sa réception.

Les maçons de Louis-Philippe auront beau affliger les salles de cloisons et de badigeonnages heureusement trop laids



Pavillon central et entrée principale du Palais

pour durer, et ajouter une chapelle et un théâtre qui doivent, eux, être conservés tels quels parce qu'on ne peut pas changer quoi que ce soit à une chapelle ni à un théâtre où il s'est célébré, et joué, quelque chose. Nous sommes tout de même au XVIII^e siècle de Louis XV, de Napoléon, — et de Louis-Philippe lui-même, voilà tout.

Les architectes de Napoléon III s'évertueront à créer de la richesse nouvelle; et ils retomberont dans un style qui sera du XVIII^e siècle une compliquée parodie. Eux à leur tour, ils n'effaceront pas le décor intérieur magnifiquement roide et sauvage du premier Empereur. Mais une cour aura pendant vingt longues années fréquenté ces lieux et elle aura sinon superposé, du moins juxtaposé, ses goûts à ceux du maître antérieur, à qui quatre ans, et même plus exactement deux ans sur ces quatre avaient suffi pour laisser son inaltérable marque. Et cette seconde époque impériale, ce second et singulier roman, eux aussi, nous hantent quand nous parcourons Compiègne. A chaque instant les chapitres alternent, se mêlent sans se confondre, nous ramènent plus en arrière, nous font revenir plus près de nous.

C'est une des grandes raisons de la saveur toute particulière de ces visites. Il ne faut aucun effort pour revivre les grandes heures romanesques évanouies. Les petits appartements de Louis XV ont été éventrés, mais nous avons, en arrivant, embrassé d'un coup d'œil la grande construction inventée par Gabriel pour lui. On n'entend plus les fanfares et les sonneries de trompettes de la garde impériale, mais une fois qu'on a gravi l'escalier que Louis XVI critiqua, on sent qu'on est chez l'homme de marbre dont l'effigie romaine apparaîtra bientôt au bout de sa galerie chamarrée d'or. Depuis quarante ans, la dernière crinoline a glissé sur ces parquets luisants, et cependant les bandeaux blonds ou châtain et les diadèmes qui les constellaient, la nacre des épaules nues, les étincelles des regards et les flammes des sourires semblent disparus d'hier et même réapparaissent furtivement, par la vertu



Rez-de-Chaussée. — Salle des Colonnes



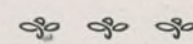
Entrée de l'Escalier d'Honneur

Vestibule du Château de Compiègne (d'après une estampe de la fin du XVIII^e siècle)

d'une parole ou d'un rayon de soleil capricieux.

Et dans l'intense, le profond, le parfois bien lourd silence de ces murs demeurés brillants de dorures ou reflouris de tapisseries, tout le romanesque revit par fantasmagoriques bouffées, sans qu'il soit nécessaire au visiteur d'être un bien grand imaginaire ou un poète bien évocateur.

Vous avez vu parfois, au lendemain d'une fête, la carcasse non encore démontée et toute noircie, d'un grand feu d'artifice. Sur ce squelette affreux, vous vous prenez pourtant à faire de nouveau grimper les serpents ardents, girer les soleils, retomber en averses d'or les jaillissements de pépites incandescentes. A plus forte raison pouvez-vous faire, à votre gré, bruisser et resplendir les chapitres des romans royaux et impériaux, quand le cadre de leurs artifices est non pas une charpente carbonisée, mais un décor magnifique, et qui attend simplement que l'imagination les ranime, même si l'histoire à venir n'en doit jamais plus rallumer de pareils.



Ce sont des rêves de cette sorte que nous allons poursuivre, au cours des galeries et des objets qui nous en fourniront le prétexte. Il faudrait plus d'un volume soit pour l'histoire, soit pour la description détaillée de tout ce que Compiègne rappelle ou contient. Nous ne pouvons songer à tracer ici une histoire qui ne serait qu'un sommaire, ou une description

complète qui ne serait qu'une nomenclature.

Le mieux est de mélanger l'un et l'autre, en leur succession, comme le chemin nous les offre, nous arrêtant plus longtemps lorsque les murs parlent avec plus d'éloquence, passant plus rapidement lorsque nous aurons trop flâné.

Il est tout à fait inutile, pour notre plaisir, que nous sachions que ce Palais occupe l'emplacement d'un château construit par Charles V. Tout ce qui a précédé Louis XV a disparu. A peine peut-on, dans Compiègne même, retrouver dans certaines petites rues quelques visions du moyen âge, le soir, avec un effort d'imagination



Salle des Gardes

Nous ne croyons guère revivre Henri IV en regardant le pignon d'une vieille auberge conservée tant bien que mal. Tous ces gens sont très loin de nous, ou du moins nous les évoquerons plus facilement dans des livres que devant des bâtisses neuves élevées sur des emplacements où « l'on pense » que des événements se sont passés.

Mais dès que l'on est entré dans la Cour d'honneur, qu'on a laissé derrière soi la spacieuse et tranquille place, qu'on a franchi les colonnes du portique, on est bien chez Louis XV qui fit commencer ces travaux et chez Louis XVI qui les fit achever pour n'en point jouir. Sans doute il est sobre et net, ce bel ensemble. Il n'est point surchargé de décorations ni d'ornementations capricieuses. Mais il est d'une ordonnance si harmonieuse et si bien rythmée, il est si grand seigneur et si vraiment royal, ses dimensions sont si bien calculées, que toute critique s'émoussera contre ses lignes franches et simples, car elle ne sera que l'expression d'un goût personnel. Il a ce privilège si rare, et que nous ne pouvons plus donner à nos créations : l'unité qui ne provoque pas d'ennui. Gabriel a fait là une belle œuvre et Compiègne n'est pas inférieur à ses autres créations de la place de la Concorde, du Palais-Royal et de l'Ecole Militaire. Ah ! si ceux que de telles pures pages de pierre laissent froids avaient la patience d'attendre, un beau jour, que le coucher de soleil en dore les surfaces, ou que le crépuscule les enveloppe de ses obscures caresses, comme ils verraient revivre ces murs ! Les vieux monuments ne doivent pas être vus au brutal éclat du soleil... Il est vrai que les heures où ce Palais palpitait pour les rares imaginatifs ne concordent pas avec celles des trains...

La magnifique unité de la façade et de la Cour d'honneur, nous ne la retrouverons plus maintenant, une fois entrés, que dans des parties séparées, dans certains chapitres du Palais demeurés intacts ; puis, une fois sortis, de nouveau dans le majestueux éploiement sur le Parc. Les régimes différents ont trop souvent, soit dépouillé, soit détruit, soit refait des passages entiers qui ne peuvent

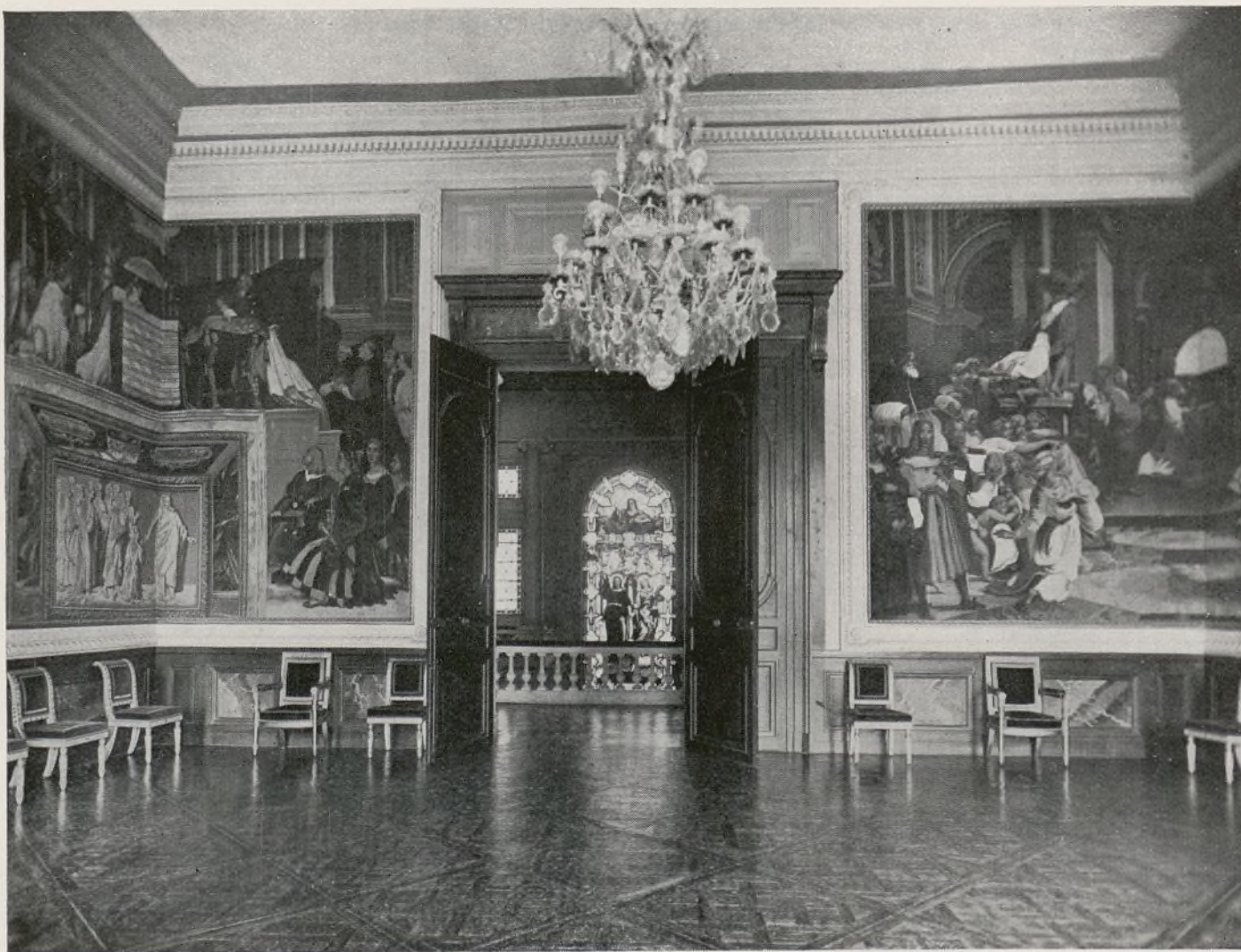
être rétablis que rarement, et au prix de grands efforts ou de lourdes dépenses. Nous devons vous en prévenir. Mais il reste assez de beaux spectacles et d'œuvres précieuses pour que cet avertissement ne soit pas une excuse.

La grande *Salle des Colonnes* qui est le principal vestibule, l'entrée d'honneur, a, dans ses proportions pleines et trapues, un bel air de puissance et de calme. Quelques sculptures estimables y sont disposées de place en place. Je ne saurais attirer votre attention que sur la *Femme au serpent* de Clésinger, qui a sa forte marque de style romantique, et à la rigueur sur la *Jeune Tarentine* de Schœnewerk, un nu gracieux et souple qui a la faveur du public.

Il est probable que le grand escalier de Gabriel qui est d'une nudité, avouons-le, assez réfrigérante, malgré son admirable rampe en fer forgé et doré du temps de Louis XVI, et qui n'a certainement pas pu être blâmée par le roi-serrurier, malgré aussi sa belle lanterne en bronze doré d'un si parfait modèle, il est probable, dis-je, que cet escalier magistral a été quelque peu modifié quant aux jours qui l'éclairaient. M. Gerhardt, un des derniers architectes du Palais, avait retrouvé certains documents dus au crayon de son illustre devancier. La troisième République aura-t-elle jamais assez d'argent superflu pour effacer les emmurements dus aux architectes impériaux ? Ce sera déjà fort beau si un jour elle efface une de ses propres erreurs, en débarrassant le magique travail de la rampe des gluantes dorures, sans éclat comme sans excuse, dont elle en a empâté la finesse.

Tel qu'il est ce grand escalier est tout de même un grand escalier ; et sans mesquinerie, il vous mène à la *Salle des Gardes*, cependant que deux femmes de fonte élèvent leurs bras porteurs de globes éteints. Falguière et Paul Dubois modelèrent ces éclaireuses. Ce ne sont point des œuvres d'art bien émouvantes.

Nous vous accorderons même qu'elles ont, malgré leurs signataires, et à cause de leur matière si sèche et d'une si peu engageante patine, un aspect plutôt industriel et bourgeois,



Salon d'entrée des Appartements (au fond, la Chapelle)



COYPEL DON QUICHOTTE AU BAL CHEZ DON ANTONIO MORENO (PALAIS DE COMPIÈGNE)



Ayuntamiento de Madrid

mais elles ont éclairé tant de crinolines radieuses et de favoris émus, qu'il les faut laisser, comme bien d'autres choses ici, pour que les ombres de nos grands-parents s'y reconnaissent un peu quand elles viennent organiser, la nuit du 15 août, et celle du 15 novembre (Sainte-Eugénie) de mélancoliques et silencieuses redoutes... Je vous ai révélé ce secret... Ne troublez pas les mortes dont les doux spectres ont de si rares occasions de danser.

La Salle des Gardes elle-même est d'un beau développement et d'une vilaine décoration. Les panoplies de fières armures empruntées au musée des Invalides détournent heureusement l'attention des piques et des casques peints, et de l'aigle mesquin qui soutient le lustre, les ailes éployées dans un ciel bleu. La décoration sculpturale due à Beauvallet vaut un peu mieux; des *Chiens bassets* de Frémiet ont une certaine célébrité; une rangée d'assez beaux bustes d'empereurs et impératrices de Rome, et de plantureuses figures éthiopiennes, drapées de marbres de couleur, beaux objets d'art décoratif du XVII^e siècle, rétablissent l'unité et donnent assez grand air à ces murs qui sans eux seraient un peu trop économiques.

Nous ne saurions nous plaindre de cette entrée en matières un peu terne et dénudée; nous n'en goûterons que mieux la fête de couleurs qui va commencer aussitôt franchie la morne porte qui clôt l'extrémité de cette Salle des Gardes.

Deux tapisseries des Gobelins d'un grand prix, et des fragments de même provenance, ornent la salle qui précède la chapelle et évoquent non sans harmonie nos souvenirs des Stanze du Vatican. Raphaël est ici, disent les Anglais visiteurs, *the right man in the right place*. Ce qui est un peu moins *right*, c'est de s'être servi d'aussi nobles tentures pour en recouvrir des surfaces trop petites, et de les avoir repliées à angle droit. L'*Héliodore* et la *Messe de Bolsène* ne sont pas simple matière textile dont le sens importe peu. Mais tous les conservateurs qui se sont succédés ici ont préféré accepter



10 *Le Couronnement d'Esther*, tapisserie des Gobelins, d'après De Troy
(Appartement des Grands Maréchaux)

cette hérésie, plutôt que de voir enlever des trésors dont les remplaçants se feraient peut-être trop longtemps attendre. Contentons-nous de nous laisser envelopper par la chaude et somptueuse atmosphère de ce salon princier.

La chapelle n'a ni la charmante majesté claire de celle de Versailles, ni la riche complexité baroque de celle de Fontainebleau. Elle est petite, unie, rechignée; des vitraux trop léchés de dessin, mais en revanche aigres de couleur, y tirent le regard. C'est un souvenir de Louis-Philippe, et les vitraux sont exécutés sur les dessins de la douce princesse Marie d'Orléans. Un mariage, dans cet oratoire, fut célébré qui fut une des premières occasions pour Compiègne de revivre après les sinistres clôtures de l'Épopée: le mariage de la princesse Louise avec le roi belge Léopold I^{er}.

C'est toujours une bonne fortune pour un Palais lorsque le décor d'un événement historique est demeuré absolument le même, quand cet événement ne serait que de demi-grandeur et ce décor mesquin. La chapelle de Compiègne a sa petite allure vieillotte et falote; ce que Louis-Philippe a métamorphosé peut sans remords être rétabli dans ses premières beautés, ou même remplacé si la restitution n'est pas possible; mais ce qu'il a créé et qui reflète vraiment son heure doit être gardé, — car avec la tendance à refaire ce qui ne plaît pas aux générations nouvelles, on finit par être aussi dépourvu de caractère que ce qui n'a pas de passé du tout. Il ne subsiste vraiment de Louis-Philippe, que cette maigrelette chapelle et le petit théâtre que nous rencontrerons plus loin. Tout le reste a été remplacé ou achève de se désenlaidir. En somme, Compiègne fut plus épargné par Philippe que Fontainebleau et Versailles, lesquels furent par lui beaucoup plus dangereusement enrichis.

Les appartements des Grands Maréchaux commencent aussitôt après, en retour sur la Cour d'honneur. Ce sont maintenant, à proprement parler, plutôt des galeries d'un musée incomparable de la tapisserie au XVIII^e siècle que des appartements ayant conservé leur physionomie.



11 *Le Triomphe de Mardochée*, tapisserie des Gobelins, d'après De Troy
(Appartement des Grands Maréchaux)

Deux splendides suites de Gobelins, l'*Histoire d'Esther* et la *Conquête de la Toison d'or* s'y succèdent en bel ordre et chantent, comme sur des musiques de Rameau et de Gluck, le goût de richesse de la Cour, l'amour des superbes perspectives, le talent de nos vieux tisseurs, et l'admirable verve décorative de De Troy. Comme ces peintres savaient bien composer! Comme ces navettes pensantes savaient bien traduire! Le *Triomphe de Mardochee*, l'*Embrasement de Créuse*, entre autres, sont des fêtes d'art inégalées. L'histoire y est un opéra sans fin, richement orchestré, où nous sont épargnés le terre à terre de la couleur locale et le désenchantement de l'érudition. Deux petites pièces coupent la succession de ces deux grandes suites symphoniques. Une, tapissée de chasses flamandes du XVII^e siècle, d'un style assez rustaud, mais de cordial effet, a été meublée de charmants sièges Directoire, simples supports de précieuses étoffes brochées de Philippe de la Salle; anachronisme qui ne jure point, tant ces fleurs éclosent délicatement sur leurs grêles montures d'emprunt, fleurs pâlies et fanées de la plus rare façon, étoffes évocatrices, où, suivant le mot d'une spiri-



12 Petite Pendule d'Atalante
(Appartements des Maréchaux)

tiques, légères, vraiment de leur race, avec lesquelles on puisse les aider à tromper ces monstres. Cela n'empêche pas toute cette série de tapisseries d'ameublement d'être infiniment précieuse: le meuble vert et rose aux buires enguirlandées, le meuble blanc aux pavots et aux lilas (le plus admiré, le plus célèbre), le meuble aux paysages étoffés d'animaux dans le goût hollandais, autant de délicates merveilles qui ne connaîtront les regards des Américains que lorsque ceux-ci nous feront le plaisir de venir les voir ici.

C'est non seulement la région des belles tapisseries, mais aussi celle des belles pendules que nous venons de traverser. Il en est une qui est la grâce même, la pendule d'Atalante, et une autre avec un bas-relief d'Apollon, qui, régulièrement arrête l'attention connaisseuse de Saint-Saëns, lorsque le maître de *Samson* et d'*Henri VIII* et de tant d'autres chefs-d'œuvre vient à Compiègne dicter aux jeunes musiciens la fugue scolastique et les vers de cantate.

Un couloir longe les appartements que nous venons de parcourir. Vous dirai-je que ce furent ceux de M. Loubet lorsque le czar vint en ces lieux? Ce



13

LANCRET. — Panneaux d'après les Contes de La Fontaine (Couloir des Gravures)

tuelle visiteuse, il ne demeure que « l'âme de la soie ». L'autre recoin est orné de fragments des *Jeux d'enfants*, à la fois pompeux et familiers.

Tous ces salons sont un riche trésor de sièges, de canapés et de fauteuils, quant aux tapisseries du moins, — ce qui, après tout, est le principal, — car l'Empire et la Monarchie de juillet privèrent ces créations incomparables du vieux Beauvais, de leurs boiseries souples et fouillées et les campèrent sur de massives charpenteries, aristocratiques captives contraintes de se montrer au bras de lourdauds. Hélas! On ne trouve plus dans les greniers de boiseries authen-

couloir, qui, provisoirement a pour décoration des gravures françaises de bon aloi, de charmants et bien ruinés Lancret

d'après les *Contes de la Fontaine*, provenant du château de Saint-Cloud, des banquettes enfin, couvertes de très précieuses Savonneries des Gobelins, est tout percé de portes qui communiquaient avec des entresols, aujourd'hui vides, où logeaient les gens des grands personnages dont nous voyions à l'instant les chambres devenues musée. Il nous ramène à l'antichambre qui suit le salon de la chapelle et précède la grande galerie des fêtes. Sur notre chemin et dans cette antichambre ambitieusement dé-



14

JOSEPH VERNET. — Un orage (Couloir des Gravures)

nommée Salle des Revues à cause de médiocres paraphrases de Raffet par Giraud et par Dietz, la peinture a été assez pauvrement représentée, sauf par Joseph Vernet. Nous laissons en côté la Galerie Natoire ornée des agréables et faciles compositions de ce peintre, sur le thème de *Don Quichotte*, et qui furent traduites en des tapisseries dont Aix-en-Provence s'enorgueillit. Cette Galerie Natoire était une salle à manger d'invités sous le second Empire. Mais pour manger nous allons trouver encore mieux.

C'est la *Galerie des Fêtes* elle-même, une des splendeurs de Compiègne, une des plus complètes et des plus altières conceptions de l'art impérial, une œuvre d'art qui prendra de plus en plus d'importance et de signification à mesure que le temps s'écoulera entre ses colonnes dorées et sous ses épiques allégories de Girodet.

Vous pouvez chercher, en bien des demeures impériales, un ensemble aussi complet, aussi intact, aussi évocateur.

Pour le présent, il n'a pour hôtes permanents que la blanche statue de *Madame Lætitia* par Canova, et tout au fond, la non moins blanche statue de son fils en costume romain, qui de loin paraît un fantôme, à moins que nous tenant auprès de cet empereur, ce ne soit, à l'autre bout, l'effigie maternelle qui prenne à son tour des airs d'apparition. Ils se font un lointain, silencieux, mélancolique, grandiose vis-à-vis, et au-dessus d'eux, encadrées dans leurs marges et leurs enrosacements d'or, les porteuses de trophées guerriers, allégoriques des victoires d'alors, demeurent fraîches dans leurs colorations vives et allègres. Les deux tympans aux extrémités de cette triomphale galerie, figurent les danses que dirigent : Apollon à l'un des pôles, Pan à l'autre. Girodet a donc lui aussi été hanté par ce mystérieux symbole de la Poésie sous ses deux aspects, un des plus troublants que l'esprit des hommes ait conçu ! Il se montre là peintre beaucoup plus chaud et puissant qu'on ne le croit. Ces deux peintures mériteraient d'être bien plus connues de ceux qui savent que l'art français est vraiment grand.

Ainsi dans cette seule majestueuse galerie, toute la gloire et toute



13
Jason engage sa foi à Médée
Tapisserie des Gobelins de la suite de la *Toison d'Or*, d'après De Troy
(Appartements des Maréchaux)

mants, des uniformes chamarrés de torsades d'or. Imaginez les grands valets de pied, les maîtres de cérémonies se tenant ou circulant impassibles derrière ces invités à la fois satisfaits et anxieux, envies et surveillés les uns par les autres et se surveillant soi-même. Remettez aux places qui président, l'Homme soucieux, absorbé souvent dans sa méditation nébuleuse, avec son étonnant visage (étonnant à présent pour nous), dont les trois pointes effilées de moustache et d'« impériale » en contraste belliqueux avec les yeux voilés, représentent, physionomiquement, toute une époque ; et en face de lui, rayonnante, ardente de chevelure, belle au suprême de lignes, de parure, d'attitudes, ne voyant que la situation conquise, ne pressentant pas de catastrophes,

incarnation superbe de la fierté et du bonheur, Celle qui devait voir tant d'ambitions écroulées, tant de malheurs publics, tant de douleurs privées, et qui, étoile éblouissante de ces fêtes, devait avoir tant d'années à elle pour méditer sur toutes ces choses disparues...

Ne trouvez-vous pas maintenant que le silence de la grande galerie de Compiègne et sa somptueuse pénombre ont leur éloquence ?

Les « petits appartements » de Louis XV, sur l'emplacement desquels règne cette



16
Créuse consumée par le feu de la robe fatale
Tapisserie des Gobelins de la suite de la *Toison d'Or*, d'après De Troy
(Appartements des Maréchaux)



17 NATOIRE. — *Le Bachelier Carasco vaincu par Don Quichotte*

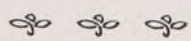
donner les riches commandes, et des mépris de ceux qui étaient chargés de deviner et de flatter leurs goûts... On a placé dans cette salle des grandes peintures de Joseph Vernet, et un échiquier de riche travail napolitain donné par la reine Caroline à son auguste frère. Ni ces tableaux, ni cet objet n'ont de rapport nécessaire avec les murs où ils séjournent; mais où faudrait-il les replacer? L'échiquier est l'objet de maintes curiosités. Napoléon en a-t-il bien souvent manœuvré les « cavaliers » de corail et les « tours » ou les « fous » de lave vert sombre? Trichait-il au jeu, comme on l'entend dire? Il n'appartiendrait qu'à Frédéric Masson ou à notre ami d'Espargès de répondre. Si celui-ci nous montrait l'Empereur corrigeant la destinée des pions, ce serait certainement avec un de ces héroïsmes auxquels on ne réplique point.

Tout à l'heure nous serons tout à fait chez Napoléon I^{er}, ou plutôt chez Marie-Louise. Mais auparavant nous avons, entre deux évocations, entre deux vibrations romanesques, un intermède pictural et un autre, théâtral, qui ne sont point à dédaigner.

Dans une grande galerie pleine de clarté s'ordonnent les œuvres de Coypel dont le Palais est, de par les hasards des attributions et des distributions officielles, particulièrement riche, et, spécialement, la série des Episodes de *Don Quichotte* qui furent transcrits avec tant de légèreté et de fantaisie dans la célèbre suite de Gobelins, peut-être une de celles qui représente le plus brillamment l'art décoratif français

clairière aux troncs dorés tiendraient sans doute un autre langage; mais je ne sais si, romans pour romans, ceux-ci ne sont pas plus riches en leçons et en émotions.

Les leçons sont perdues, les émotions se dissipent. Continuons.



Une Salle des Cerfs décorée par le Hollandais Martinus, bien vu de la Cour, ne nous fait pas oublier qu'à cette époque il y avait un très grand peintre de telles scènes et de tels paysages, mais que Courbet était l'objet des railleries de ceux qui pouvaient

du XVIII^e siècle.

A l'heure où j'écris ces lignes, l'affligeant arrangement qui depuis les années de 184... était imposé à ces aimables peintures n'est plus qu'un souvenir dont quelques plâtras blanchissent encore les parquets. A l'heure où ce fascicule paraîtra, la salle rénovera ouverte ou à la veille de s'ouvrir. Les architectes de Louis-Philippe n'avaient rien imaginé de mieux — je dis ceci non pour vous divertir, car ce n'est pas fort gai, mais on ne saurait trop mettre les vandalismes, même passés, au pilori — que de disposer toutes

ces peintures comme un papier de tapisserie, parallèlement à la muraille et encastrées dans une boiserie hideusement



18 NATOIRE. — *Le Curé et Cardenio rencontrent Dorothee habillée en Bergère*

peinte en vieux chêne et rechapée d'un atroce bleu, calomnie de tout azur. Pour que les tableaux de Coypel remplissent des espaces rigoureusement symétriques, on avait agrandi ceux qui étaient trop petits, et des peintres en bâtiment, à coup sûr, avaient été chargés de ces agrandissements. Pour que toute la surface disponible fût couverte, on avait fait des copies en double, et même parfois en triple, des sujets exécutés par Coypel!... Enfin, M. Dujardin-Beaumetz, qui ne porte pas dans son cœur les conceptions artistiques de Louis-Philippe, un jour, heureusement, passa par là, et il accueillit sans peine la supplique du conservateur que cette si énorme fausse note dans un si beau Palais affligeait.

Grâce au sous-secrétaire d'État, les peintures de Coypel revivent et rebailent, heureuses, dans leur grâce légère et pimpante. Médor épouse Angélique et voit ses vœux comblés, avec une nouvelle ardeur. Les bergères vêtues de satin blanc et porteuses de guirlandes font leurs gracieuses entrées de danses avec plus d'espièglerie. Et danse lui-même le Hidalgo au bal de don Antonio Moreno avec une noblesse et une gravité mieux honorées. Ses aventures touchantes et plaisantes se déroulent, sans être étouffées, ni surchargées, sur un fond moins mesquin. Cervantes et Coypel n'ont plus rien à faire avec la monarchie constitutionnelle... Et pourtant, il faut tout de même remercier Louis-Philippe, car en



19 *L'Hiver*, panneau de Girodet (Chambre des Impératrices)

somme, sans lui, on n'aurait pas eu l'occasion de rendre cet hommage à Coppel.

L'autre partie de l'intermède pictural, ce sont les tableaux qui ont été réunis dans la salle si admirablement décorée, quant au plafond, de stuccatures en relief, vraiment beau spécimen lui aussi, de la décoration au début du siècle dernier. Un superbe *Bonaparte à Marengo*, œuvre excellente de Gros, fait surgir devant nos yeux le maigre et blême général, tout éclatant d'écarlate, si différent, quoique si proche, du plus potelé empereur qui allait habiter ces murs dorés par Percier et Fontaine, peints par Girodet. Il n'est pas mauvais que sur le seuil des appartements où se déroulera l'intense et bref roman de Napoléon et de Marie-Louise, se dresse cette nerveuse et belle apparence du Consul pâle, tout de rouge

vêtu. Parmi les autres peintures : de délicates mythologies de Noël-Nicolas Coppel ; de jolis morceaux anonymes du XVIII^e siècle ; un beau fragment de Lemoyne ; — enfin un portrait de femme qui, par une faveur spéciale, malgré son exécution fort sèche et fort dure, est pourtant d'un charme assez fascinateur. On en connaît le peintre : le Flamand Verelst. On aimait à croire jadis qu'on en connaissait l'original : M^{lle} de

Fontanges, de qui l'image, conservée ici par un miracle à travers déménagements et révolutions, aurait été fort bien à sa place dans le séjour où elle créa une mode. Mais une autre opinion s'est fait jour qui a été défendue en une gentille brochure par le sympathique et regretté Ch. Tabaraud : ce serait la

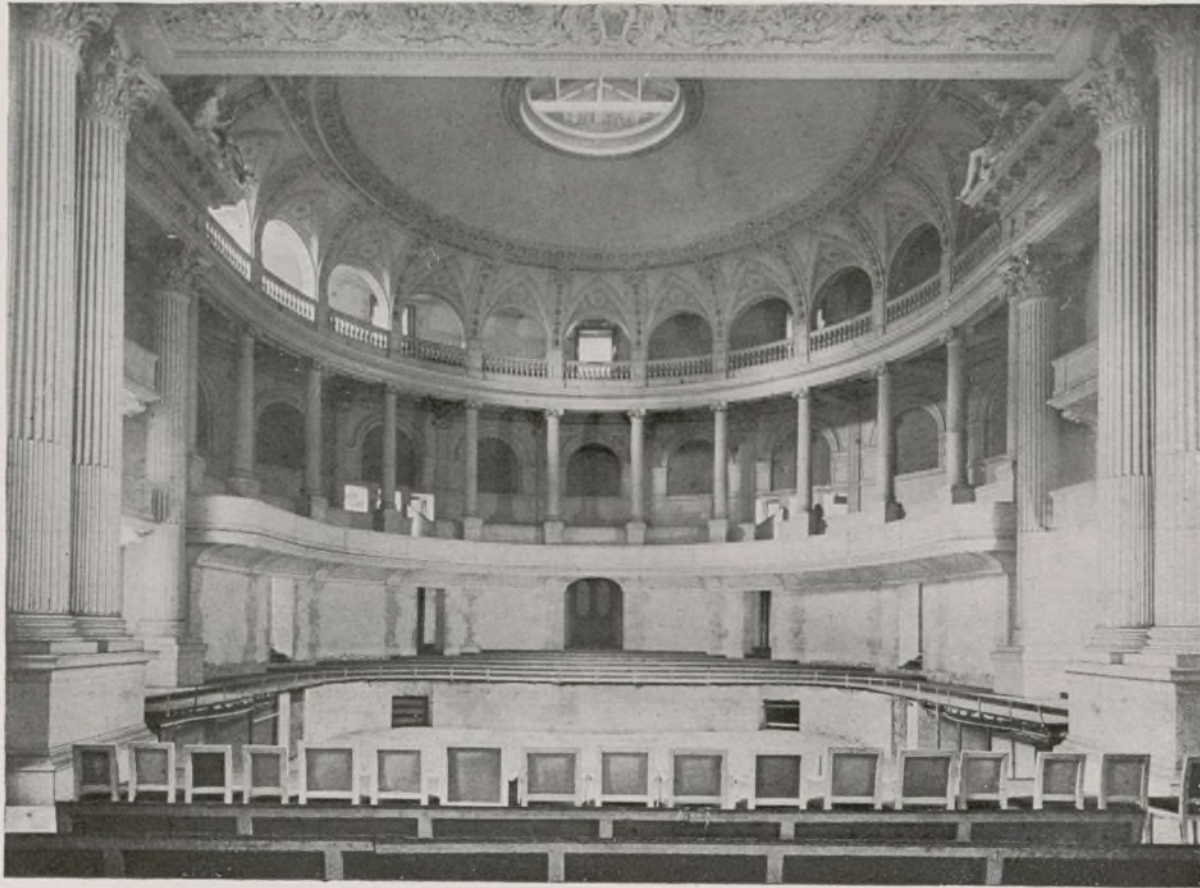
Duchesse de Portsmouth.

Nous ne saurions nous attarder à cette discussion, car les deux romans napoléoniens maintenant, se suivant, se côtoyant, vont nous entraîner de façon presque exclusive.

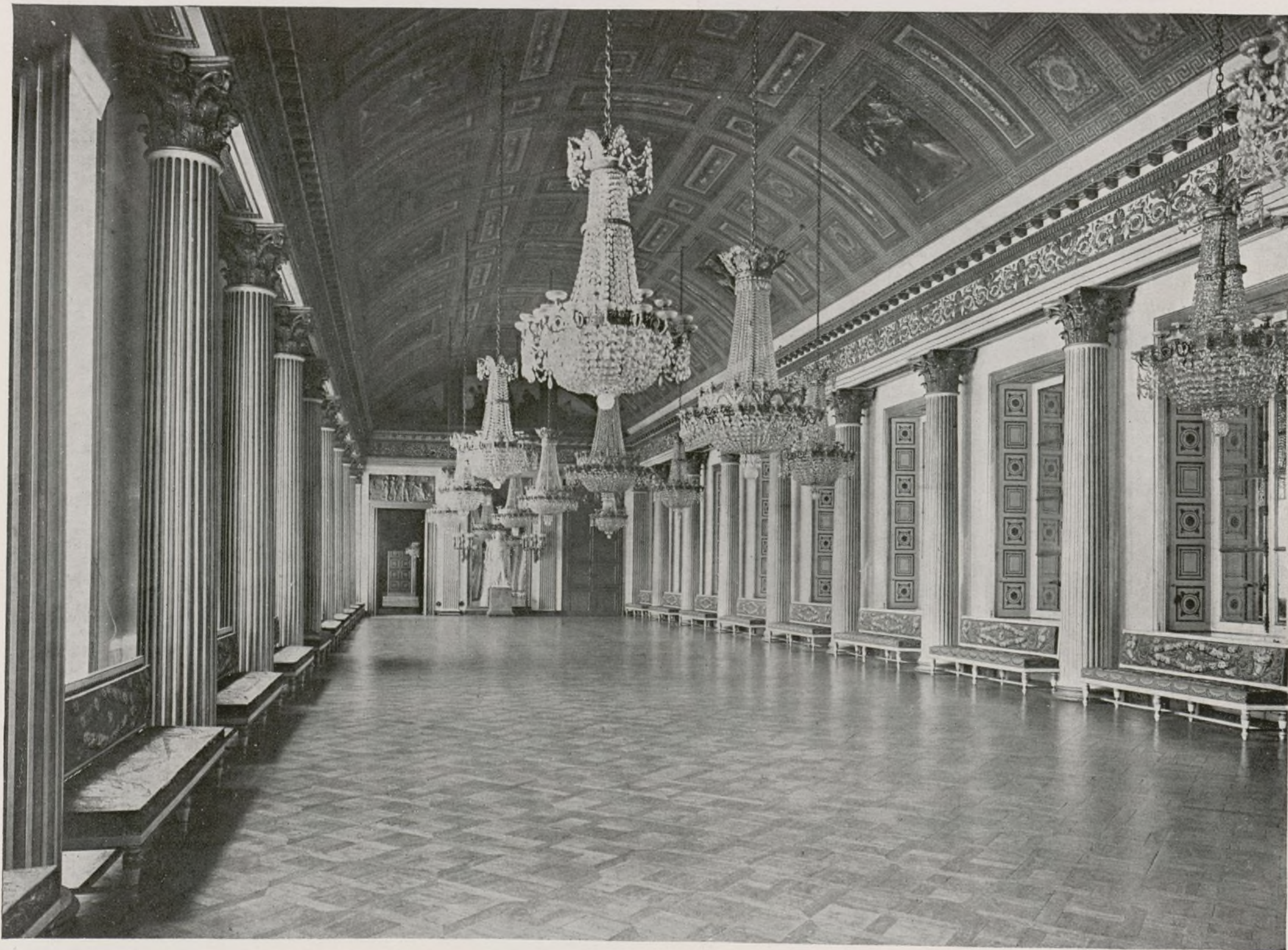
L'intermède théâtral interrompt nos tableaux du premier de ces romans, mais nous plonge dans le vif du second. Dans le voisinage, en effet, de cette *Salle des stucs*, se trouve le *Petit théâtre*, construit par Louis-Philippe surtout pour Napoléon III. C'est ce si petit théâtre, bâti sur l'emplacement d'un Jeu de Paume, qui a tant d'importance dans la vie d'ap-

parat des fameuses « Séries » d'invitations, de 1853 à 1869.

Il est demeuré aimable et joli, ce théâtre rouge et or, et gentiment bourgeois. Certes, il évoque Duvert et Lausane ou Scribe, plutôt que Corneille, et Alcide Touze ou Arnal plutôt que Talma. Il fait beaucoup penser, non pas à une scène princière, mais à l'ancienne salle du Palais-Royal, et lorsqu'à la représentation de 1869, Brasseur, Geoffroy et Lhéritier y



20 Le Grand Théâtre, construit sous le second Empire et demeuré inachevé en 1870



21 La Grande Galerie des Fêtes





22 COYPEL. — *Arion sur le Dauphin*
(Salle des Stucs)

vinrent jouer pour la première, et aussi pour la dernière fois, ils ne durent pas, au public près, se trouver dépayés dans un espace trop vaste pour leurs évolutions accoutumées.

On a souvent cité un mot d'Émile Augier à Napoléon III lui demandant, au début de son règne, « ce qu'il fallait faire pour

ses difficultés de mise en scène sur ces petits tréteaux, pour satisfaire le goût de l'Impératrice pour les gros mélodrames qui font peur et qui font pleurer), *les Finesses du Mari* (l'auteur était M. de Morny, il fallait faire quelque chose pour les lettres), *les Inutiles*, *Maître Guérin*, *le Roman d'un jeune homme pauvre*,



23 COYPEL. — *Vénus et l'Amour*
(Salle des Stucs)



24

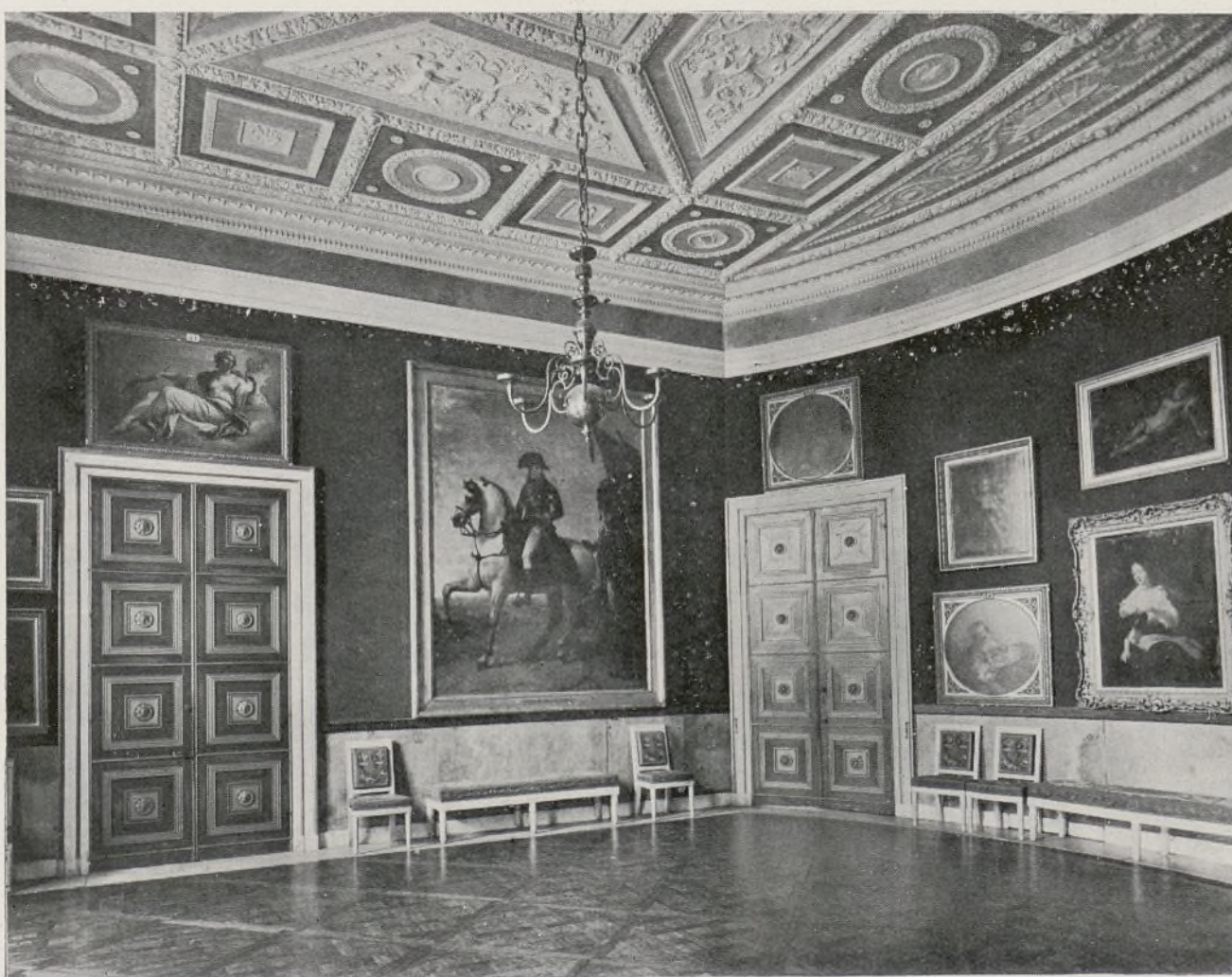
COYPEL. — *Deux panneaux, de la série de "Don Quichotte"*

les lettres ». — Sire, il faut les aimer, lui répondit l'écrivain.

Les préoccupations impériales furent visiblement détournées de ces bonnes intentions, et le conseil ne fut que partiellement suivi. On en peut juger par l'énumération des principales pièces qui furent jouées au cours des quarante-neuf représentations de ces dix-sept années : *Philberte*, *Riche d'amour*, *les Saltimbanques*, *l'Avare* (froidement accueilli) *François le Champi*, *le Testament de César Girodot*, *le Duc Job*, *les Caprices de Marianne*, *le Jeu de l'Amour et du Hasard*, *On ne badine pas avec l'Amour* (pièce qui parut risquée), *les Plaideurs*, *la Famille Benoiton* (qui fut imparfaitement goûtée), *le Bossu* (qui fut monté, malgré

La Maison de Pénarvan (sifflée à Paris parce que la première avait eu lieu à Compiègne), etc. J'ai cité les principales œuvres vraiment littéraires, où les moins oubliées des seulement théâtrales. A vous de décider si le conseil d'Augier fut compris.

Ces représentations étaient d'ailleurs splendides comme public. Le monde le plus brillant que l'on pût rêver y assistait dans un silence glacial qui rendait les acteurs gênés et leur faisait manquer à peu près tous leurs effets. Bressant, Monrose, Samson, Got, Brasseur, Coquelin, Febvre, M^{me} Déjazet, Favart, Rose Chéri, Jane Essler, Arnould-Plessy, Augustine et Madeleine Brohan, Marie Laurent, Baretta, Agar, Céline Monta-



25

Salle des Peintures, dite "Salle des Stucs"



26 *Pendule allégorique
du mariage de Napoléon et de Marie-Louise
(Salon des Dames d'Honneur)*

land, — Barretta, Pierson enfin, voilà quelques-uns des artistes qui reçurent ou purent recevoir les félicitations des souverains dans le tout petit salon vert qui sert de foyer au tout petit théâtre rouge et qui a conservé sa tenture, sa pendule, et son divan capitonné témoin de ces fêtes de la toilette et de la littérature.

Ajouterons-nous, d'après l'honorable M. Leveaux à qui nous devons la publication des programmes et des listes d'assistants, que les auteurs des pièces représentées « recevaient une invitation à dîner au Palais : à la table de l'Empereur s'ils étaient décorés ; sinon à la table du commandant du Palais » ?

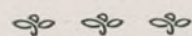


8 *Coiffeuse Empire, placée dans la Chambre de Marie-Antoinette*

Ce détail donné en toute candeur, montre que les lettres étaient aimées ainsi sans crainte d'erreurs.

Au surplus, voici également les noms des écrivains, des artistes, des savants et des compositeurs de musique qui furent conviés à Compiègne. Cette énumération vous permettra d'animer vos visites de physionomies connues. Alfred de Vigny, Auber, Meyerbeer, Verdi, Horace Vernet, Pils, Isabey, Couture, Gounod, Bida, Flandrin, Cabanel, Meissonier, Cavelier, Hébert, Félicien David, Gerome, Guillaume, Paul Dubois, Th. Rousseau, Baudry, Amaury Duval, Gustave Moreau, Hitdorff, Leverrier, Claude Bernard, Charles Garnier, Ambroise Thomas, Jouffroy, Carpeaux, Gustave Doré, Mermet, Protais, Boulanger, Sainte-Beuve, Viollet-le-Duc, Mérimée, Pasteur, D' Nélaton, Lachaud, Sainte-Claire Deville, Lefuel, E. de Girardin, Alexandre Dumas fils, Caro, Oppert, Janet, D' Tardieu, Frémy, Edmond About, de la Guéronnière, Milne-Edwards, Egger, L. Renier, — sans oublier le vicomte de Viel-Castel qui se fit surtout connaître, comme écrivain, par les *Mémoires* où il aspergea amplement d'une boue corrosive la cour dont il était l'hôte, et les invités auxquels il se trouva, tout yeux tout oreilles, mêlé.

Si d'aventure, dans cette liste essentielle, quoique abrégée, vous ne trouvez pas les noms de quelques grands poètes, penseurs, ou artistes qui jettent sur les années de 1853 à 1870 une gloire non moindre que ceux qui précèdent, dites-vous qu'ils étaient alors méconnus, ou trop peu du monde, ou animés d'un mauvais esprit, mais ne prenez je vous prie toutes ces remarques que comme des touches destinées à faire nos tableaux plus véridiques, et à mieux raviver une atmosphère.



Maintenant, par les couloirs dénudés, que ne calfeutrent plus les tapis, que ne font plus résonner les voix multiples, que ne rendent plus fébriles les allées et venues du service, de l'affairement, des intri-

gues, de toute cette vie immense d'un palais regorgeant d'hôtes, de militaires, de serviteurs de toute sorte, revenons aux salles non moins silencieuses, — mais plus tristement et plus augustement, — où parmi les ors, les marbres et les bronzes, les tapisseries et les brocards se jouèrent, pendant à peine quelques semaines réparties sur trois années, les amours impétueuses et intenses de Napoléon I^{er}. Pour ces fugitifs moments apparut, — et dure encore à peine attaqué et changé, — ce richissime décor, peint, doré et tissé à coups de millions.

C'est ce qui fait la beauté et l'unité de tous ces appartements qui se développent derrière l'ample façade rectiligne qui regarde le parc et la forêt immense. C'est un ensemble sorti d'une seule pièce, par une seule volonté, pour un seul roman.

Napoléon, qui a fait de la France un camp, a empêché que le Palais de Compiègne devint une caserne. C'est le sort qui semblait le menacer, et pendant quelque temps il fut même en partie affecté à cet usage belliqueux ; personne ne pensait qu'il dût abriter une idylle, — et l'idylle le sauva.

Pendant la Révolution, il est vidé de ses meubles précieux, de ses tentures, de ses glaces ; chacun se sert à son gré, celui-ci emporte les plombs et les tuiles, et cet autre s'approvisionne



27 *Psyché Empire
placée dans la Chambre de Marie-Antoinette*





GROS. — *Bonaparte à Marengo*
(Salle des Stucs)



CANOVA. — *Madame Lœtitia, mère de Napoléon I^{er}*
(Galerie des Fêtes)

de fenêtres. Un Prytanée s'installe dans les appartements de Louis XIV et de Marie-Antoinette, qui ayant été les derniers terminés, demeurent à peu près logeables. En 1803, le premier Consul visite Compiègne en passant, voit dans ce palais ruiné et dévasté une résidence possible ; il met à la porte le collègue et son directeur qui n'a pas su lui plaire — lui ayant laissé d'assez mauvais souvenirs d'écolier lorsqu'il dirigeait l'école de Brienne, mais comment un proviseur pourrait-il si bien deviner les destinées de ses élèves? — et en 1806 commencent les travaux, sous la direction architecturale de Percier et Fontaine, picturale de Girodet, ornementale de Dubois, Redouté, et de Jacob enfin, qui meublera le tout de ses plus riches créations.

Sur l'emplacement des petits appartements de Louis XV s'élève la Salle des fêtes. La vertu est vengée. Une aile, dans le désert de murailles, se trouve assez vite remise en état. Le mélancolique roi d'Espagne Charles IV, la reine, les infants, la douloureuse reine d'Etrurie, l'extraordinaire Godoy, Prince de la Paix, habitent un moment ce séjour, que leur assigne le maître, et que d'un signe il leur fera quitter. Pourtant le roi d'Espagne ne haïssait point Compiègne, il trouve même le « Palais vaste et commode, le pays riche, la campagne riante, la forêt aussi éten-

due que belle, les promenades variées et fort agréables, » quoique le climat soit un peu humide pour sa santé. Comme cela se trouve à merveille ! Napoléon a justement besoin de ce palais commode pour y passer sa nuit de nocces, et de cette riante campagne pour y promener la première et la plus imprévue de ses abdications : celle qui faisait du héros des campagnes d'Italie l'allié des anciennes monarchies ; mais abdication, pour ne point dire aberration, amoureuse,

vraiment et soudainement amoureuse, amour de tête et d'imagination qui devient, dès le contact avec sa proie, un amour tout de bon et tout de chair, et travestit l'aigle en aspirant tourtereau.

Que les ouvriers se pressent ! que la dorure ne soit point ménagée, que les murs soient partout remis à neuf, que les cuisines soient vastes et que les offices soient commodes et prêts pour l'abondance ! La nouvelle Souveraine est gourmande. Et ce parc tout mutilé, tout envahi de ronces et d'herbes, tout éclairci de ses vieux arbres

abattus pour chauffer soudards, écoliers et pédagogues, soit retracé à neuf, replanté, propice aux rêves et aux soupirs, et aux caresses ! Foin de ces antiques parcs à la française, où nul mystère ne règne, où l'on vous voit d'un bout à l'autre de l'horizon, par-dessus les parterres aux dessins de buis aplatis !



Le Petit Théâtre des Fêtes impériales, construit sous Louis-Philippe

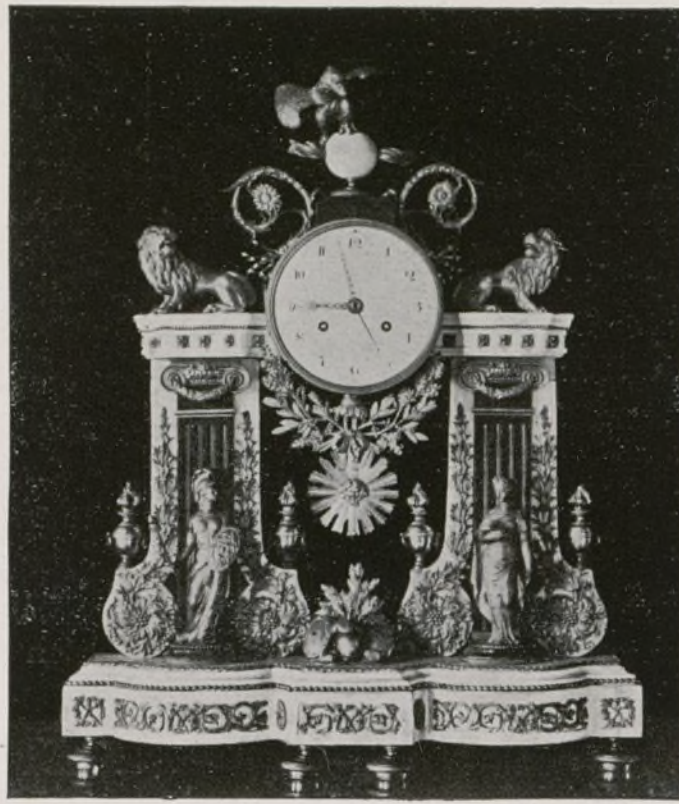
Ce n'est pas cela qu'il faut, du tout. Ce sont des allées tournantes, des massifs ombreux, tout le romanesque touffu du jardin anglais, car l'architecture, la guerre, la politique, sont des choses rigides, mais la « nature » doit demeurer une chose capricieuse, et pour qu'on soit bien sûr qu'elle se conformera à cette règle, il faut que tous ses caprices soient préparés avec soin.

Maintenant, manque-t-il quelque chose? Il manque quelque chose, et il y a quelque chose de trop : un peu de ligne droite dans le parc, tout de même, parmi les ombreux massifs et les perspectives sinueuses; puis quelques arbres de moins dans la forêt, vingt ou trente mille suffisent. Et voici que le long du jardin s'enfonce, sur un kilomètre et demi de parcours, la treille qui rappellera, — en plus grand, cela va sans dire — à l'épousée de l'ogre, celle sous laquelle elle aimait à sourire aux anges, quand elle était jeune fille. Puis, en plus grand encore, un immense abattis de futaies, faisant succéder aux magnifiques frondaisons qui formaient un horizon richement velouté, une interminable allée ressautant en butte vers le ciel, et qui sera comme celle de Schenbrün, couronnée par un édifice surmonté de quelque sculpture allégorique, ailée. Certes, la jeune archiduchesse croira qu'elle n'a point changé de pays... Comme si tout ce qui va l'entourer, à commencer par son maître nouveau, n'était pas là pour lui rendre toute illusion impossible, comme s'il suffisait d'ouvrir un horizon et de copier une architecture pour diriger l'âme, même la plus légère et la

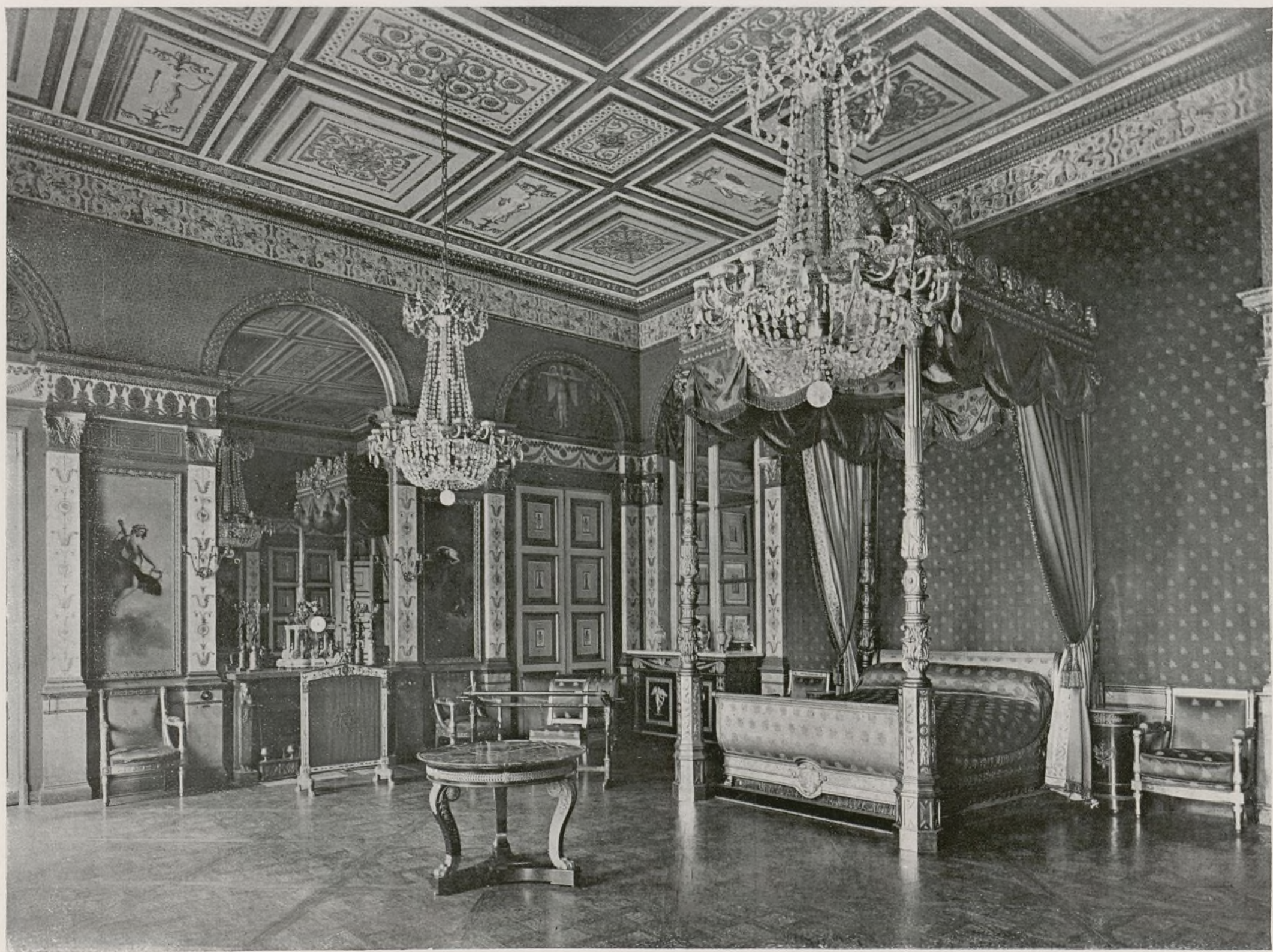
plus molle, dans le sens où l'on voudrait qu'elle s'envolât avec la vôtre! Ce formidable madrigal d'un impérial bûcheron, en somme, manqua son effet. Les avis demeurent depuis partagés. Certains, épris des efforts « colossaux » et des

perspectives rectilignes, demeurent émerveillés des six kilomètres qui enjambent à vide les Beaux-Monts. D'autres les déclarent barbares, et déplorent cette tonsure infligée à la forêt. Je ne me charge point de les mettre d'accord; la lumière, d'ailleurs s'en occupe quelquefois, et les jeux infinis de l'atmosphère. Si ce fut une erreur de Napoléon, les dorures du couchant la réparent bien des soirs, ainsi que les brumes opalines des beaux matins. Et plus d'une fois, cette allée triomphale des lapins et des faisans, est pour les rêveurs une voie féerique assez vaste, assez haute pour que leurs visions les plus éperdues, leurs chimères les plus vagabondes ou les plus ambitieuses, la trouvent exempte de mesquinerie.

Enfin, voilà, en 1810, prêt le beau château blanc et droit, aux intérieurs dorés et azurés ou pourprés. La fille du Kaiser peut y venir joindre l'Empereur. Ils sont assez somptueux pour qu'elle ne les puisse trouver mesquins. Le soldat parvenu, le maître du monde, le César blanc et grassouillet qui a continué, paradoxalement, le Consul maigre et olivâtre, ne se tient pas d'impatience. Sa pensée accompagne et envie les aides de camp et les dames d'honneur qui vont servir de compagnons de voyage à Celle qui vient. Il en est affolé, il en perd le calcul. Il est amoureux fou. Il ne pourra pas

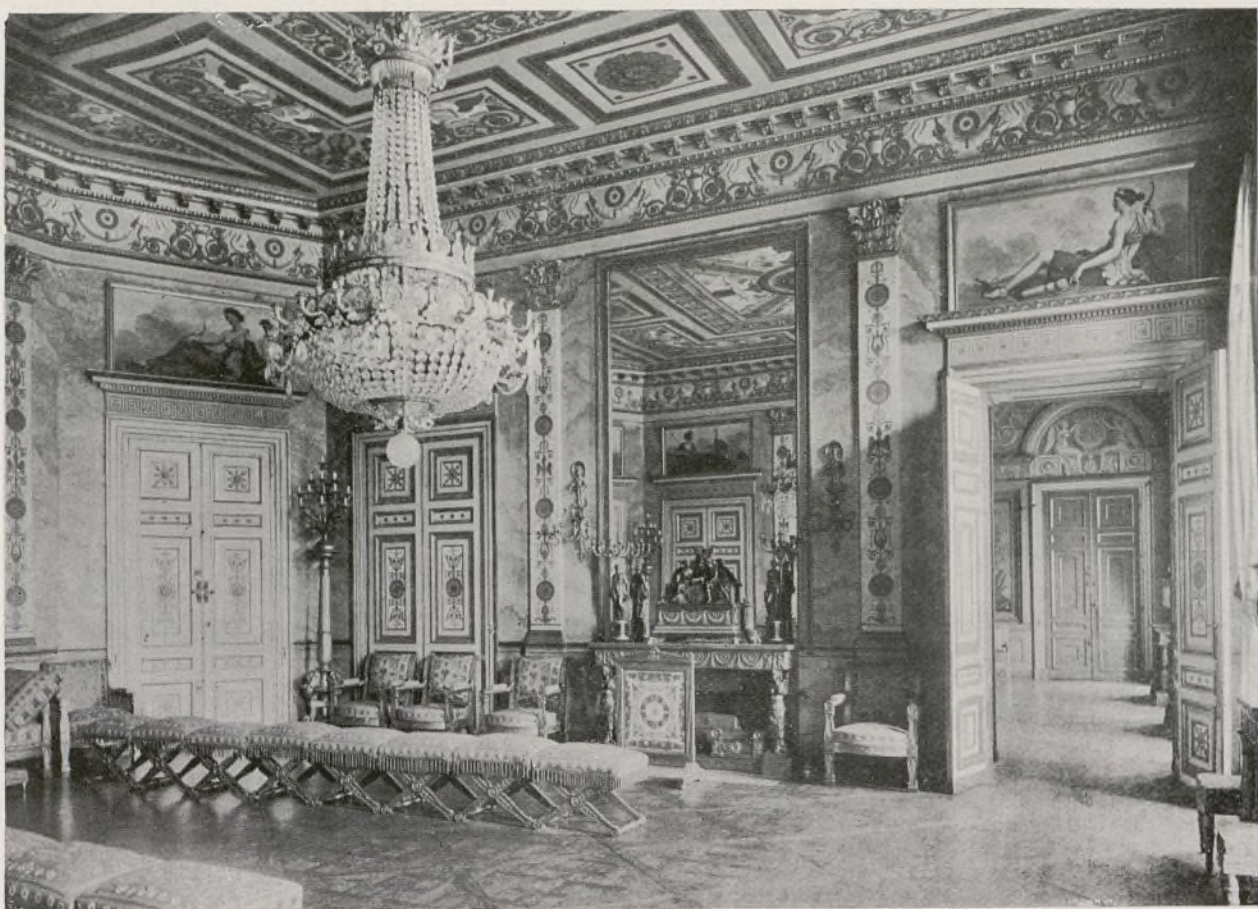


Pendule Louis XVI
(Chambre des Impératrices)



Chambre des Impératrices.





34 *Salon des Dames d'Honneur*
(Appartements de Marie-Louise)

l'attendre tranquillement suivant l'étiquette, et il ne retrouvera son énergie formidable qui ébranla l'Europe, que pour faire un formidable accroc au programme de la fête.

Il est amoureux fou! De qui, au fait? En somme, il y a bien peu de temps qu'il a quitté Joséphine avec des sanglots, avec une crise formidable de l'être, et de tous les nerfs, qui lui a, dans la terrible nuit que l'on sait, torturé le cœur, retourné l'estomac, et pourtant l'a laissé pâle vainqueur de soi-même et de tout le passé. Peut-il être amoureux de cette jeune Autrichienne qu'il ne connaît point, avec qui il n'a encore d'autres attachements d'esprit ou de cœur qu'une correspondance à la fois grandiloquente et bourgeoise, officielle et sentimentale, dont les formules ne valent guère mieux que celles du « Parfait secrétaire »? Alors quel rôle joue-t-elle donc, cette Marie-Louise, dans cet amour cependant si fougueux, si vaste et si vrai? Le rôle d'une figure allégorique.

Napoléon est amoureux de la Domination du monde, amoureux du Pouvoir suprême sur tous les êtres, toutes les choses, tous les trônes, toutes les sociétés, tous les peuples. Son ambition n'a plus connu de limites, et elle éprouve une envie physique de se satisfaire. De bilieux, cet homme extraordinaire devenu pléthorique, a besoin en quelque sorte d'un mariage surhumain pour soulager tous ses appétits hypertrophiés. Ce mariage, il le trouve dans la famille qui représente, incarné, un des plus anciens et des plus hauts pouvoirs du monde moderne. Si les empereurs romains avaient laissé une descendance perpétuée à travers les siècles, soyez certains qu'il aurait préféré s'unir à une arrière-petite-fille d'Auguste plutôt qu'à la fille de François-Joseph. Mais il prend ce qu'il trouve de plus représentatif, de plus capable de satisfaire son besoin de féconder l'univers. Tout cela est allégorisé par la rose et blonde figure, comme cela le serait en une peinture animée

qu'on pourrait voir venir à soi, et dont on pourrait caresser l'épiderme, palper les rondeurs (1), défaire les tresses blondes. A quoi servirait le genre allégorique en art, si ce n'était pas pour matérialiser, aux yeux de ceux qui conquièrent le pouvoir, la satisfaction de leurs conquêtes? A quoi leur servirait l'amour, si ce n'était pour réaliser les allégories? C'est la terre entière que Napoléon, piétinant dans sa chambre rouge de Compiègne, froissant ses cravates, essayant maints costumes, s'ondoyant d'eau de Cologne, a hâte de baiser sur les lèvres.

Cette année 1810 vit donc la satisfaction complète de cet étrange amour, et tout se trouve ainsi expliqué, et la passion juvénile de l'Empereur, et l'indifférence au fond, quoiqu'un peu touchée au début, de l'épousée, qui sentait bien que ce n'était pas elle, elle, vraiment elle, que cet impérieux officier tenait dans ses bras. Il est bien peu humain, et bien peu généreux, de lui

reprocher d'avoir eu plus tard des amours de son choix, et de n'avoir pas montré plus de fidélité pour celui qui l'avait prise comme un trophée et désirée comme une peinture, autant que comme une femme.

Et Compiègne vit ce chapitre romanesque, beaucoup moins simple et beaucoup moins « anecdotique » qu'il ne paraît tout d'abord aux gens quand ils lisent le récit de la *Surprise de Courcelles*, et qu'ils s'en tiennent à la lettre de cette aventure. Je ne reviendrai pas ici sur cette scène connue, sur la galopade de Napoléon à la rencontre de la voyageuse non prévenue, sur l'averse qui le surprend dans le village, sur le brusque geste qu'il fait pour arrêter le carrosse, sur le saut avec lequel il s'engouffre par la portière et s'assied tout mouillé à côté de la jeune fille intimidée, déroutée et



35 *Salon de repos du Prince impérial*
(Appartements de Marie-Louise)

(1) — A-t-elle de cela?... Et de cela? Dites, dites tout! demandait-il anxieusement au général Lejeune qui arrivait de Vienne. Notre hypothèse n'a donc rien que de conforme à l'histoire.



36 *Le Salon des Fleurs* (Appartements de Marie-Louise)

enrhumée, — qui, dans sa bonne grâce de race et dans sa docilité au devoir accepté, trouve tout de même la force de faire ce compliment à l'envahisseur : — Sire, le portrait qu'on m'avait apporté de vous n'est pas flatté...

Je ne reviendrai pas non plus sur la nuit matrimoniale hâtée encore en dépit de l'étiquette retardatrice et sur tout ce qu'on a dit de cette nuit, et de son lendemain. Les magnifiques chambres à coucher du Palais sont aujourd'hui solennellement refroidies. Tant d'hivers, tant d'étés, impersonnels, se sont succédés dans leur vide imposant et triste, qu'ils en ont fait, non plus des abris d'amours humaines, mais comme des paysages d'or et de soie. Ce sont des illustrations d'un très lointain roman, qui nous

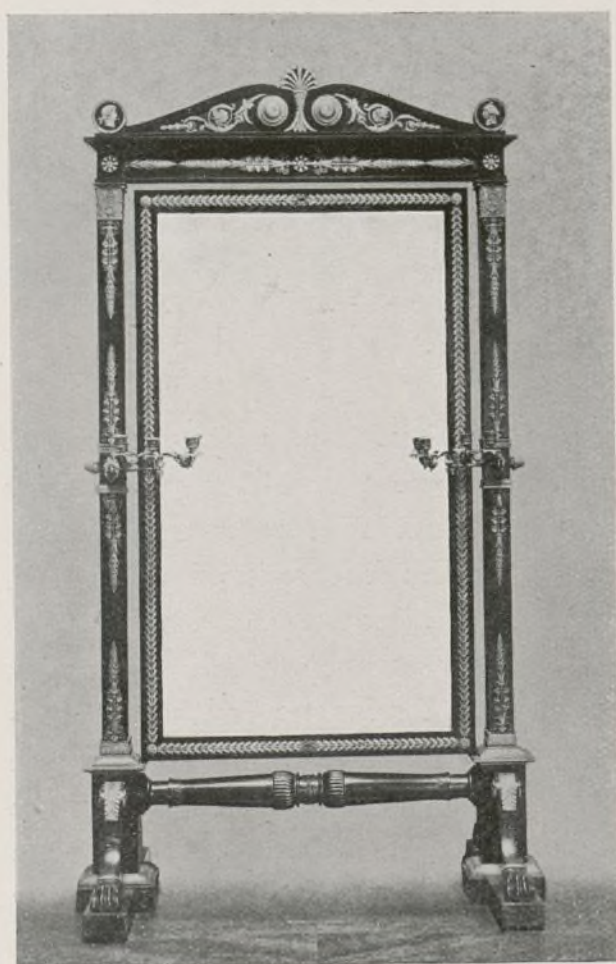
émeuvent parce que nous savons qu'il a vraiment eu lieu, mais qui sont pour nous, si l'on peut parler ainsi, dévitalisées. A la rigueur on pourrait encore, en prêtant l'oreille, y entendre les sonneries guerrières, et le cliquetis des éperons et des sabres; les baisers non : le décor est trop grand et par les portes largement ouvertes des pièces les unes après les autres, circule un air qui n'est plus assez attiédi.

Voici, comme en un album, tous les tableaux de cette vie disparue, tous les cadres de la vie solennelle, et pourtant si fugitive, de ce poème dramatique.

Le *Salon des Fleurs*, salon d'attente des appartements de l'Impératrice, avec sa claire décoration en blanc, or et bistre, ses rinceaux robustes et légers, sa riche cheminée, ses pan-

neaux de rigides lys de toute sorte qu'un assez médiocre peintre du temps, Dubois père, exécuta en trompe-l'œil.

Et, comme il faut que tout se succède et se superpose en même temps dans de telles résidences, il se trouve que ce salon fut la chambre du Prince qui naissait près d'un siècle et demi après le Roi de Rome et était réservé à des fatalités non moins poignantes. Contre cette grande glace, où se dresse maintenant un grand vase à fond rouge, à bandeau floral, à luxuriantes montures de bronze, et prove-



38 La Psyché du Boudoir

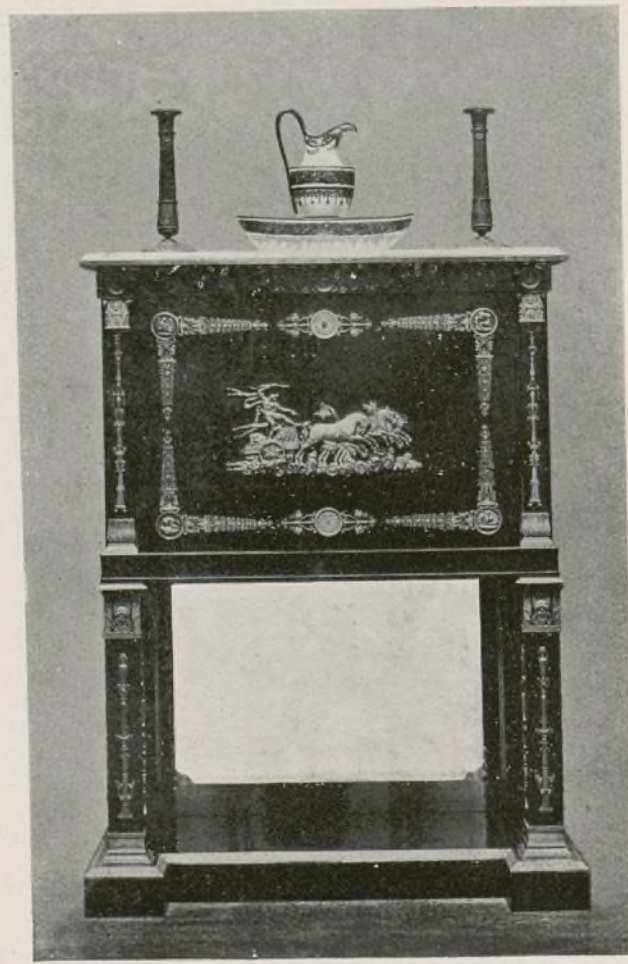
nant de Berlin, était une couchette très simple, en acajou, avec un ciel de lit exigü, des rideaux de soie bleue, des filets de chaque côté, pour empêcher l'enfant de tomber la nuit. Et sur cette table ronde à pieds peu élégants, sur ce grand

marbre blanc, une main encore malhabile et hâtive a griffonné avec un clou, ou quelque fer d'un joujou, une date : 14 décembre 1868. Quel important événement de sa vie enfantine a voulu ainsi commémorer le petit Louis-Napoléon? Ou

bien, ce qui est fort vraisemblable, a-t-il simplement obéi à ce besoin impérieux qu'éprouvent les bambins d'écrire sur les murs, sur les meubles, et n'ayant pas osé griffonner sur les belles portes peintes, ne s'est-il pas senti plus à l'aise avec la table de marbre, tout en venant à bout de la difficulté plus méritoire de l'entamer un peu? Ces traces légères rendent plus familier ce salon qui, autrement ne serait qu'une somptueuse antichambre.

Le *Salon des Dames d'honneur*, qui vient ensuite, — car on visite peu, en général,

le joli Salon de repos qui se trouve de l'autre côté du Salon des fleurs, et qui est, avec sa tonalité bleue et son plafond de Girodet, un très bel exemple du style Empire, — est un des plus faciles à repeupler. Les canapés et les sièges en X, d'un vert d'eau pâli, indicible, et brodés de fleurs aux colorations adorablement fanées, sont là comme pour recevoir à l'instant les dames en robes claires, étroites, la taille haut serrée, les bras nus, les fronts bouclés à l'antique. Et l'on entend sans peine les chuchotements respectueux, les rires étouffés, les murmures délicats, les empressements soyeusement bruissants autour de la souveraine. Un des bijoux somptueux de ce beau salon, dont maintenant les rideaux verts, assombris par les volets baissés prennent, reflétés dans les hautes glaces, une distinction et une tristesse d'harmonie grandioses, est la riche pendule allégorique du mariage de Napoléon et de Marie-Louise. Prudhon en a donné la composition, Thomire en a ciselé les bronzes. C'est une pièce incomparable. On dit souvent, et les guides, d'édition en édition, répètent imperturbablement cette sottise, que cette pendule si noble et si ferme de sculpture « provient de la Malmaison ». Que serait allée faire chez l'épouse répudiée cette opulente commémoration du *bonheur* de sa remplaçante? Ce qui donne lieu à ce malentendu, c'est que les inventaires mentionnent que l'objet fut vendu par le gouvernement de la Restauration « avec le mobilier de la Malmaison », ce qui ne veut nullement dire qu'il en provenait.



39 Le Secrétaire
dit aux "Fables de La Fontaine"



Ceci est beaucoup plus clair et beaucoup plus facile à juger que la fameuse chicane des *et des ou du Mariage de Figaro*. Napoléon III racheta la pendule expressément pour le Palais de Compiègne et l'y remplaça de la façon la plus opportune. Voilà ce petit point d'ameublement et d'histoire fixé, espérons-le, une fois pour toutes.

« La Chambre à coucher des Impératrices » — dit-on généralement de la riche pièce cramoisie, ruisselante de dorures, orgueilleuse d'acajous et de bronzes, qui se trouve au cœur même des appartements de Marie-Louise et presque au centre de l'aile gauche (1) de la grande façade sur le parc. C'est en effet la chambre qui fut celle de la femme de Napoléon I^{er}, de la femme de Napoléon III, et de l'Impératrice de Russie à notre propre époque. Elle offre un mélange de sou-

maines de celle à qui l'objet a authentiquement appartenu.

Le *Boudoir* bleu, avec ses glaces, ses magnifiques meubles de Jacob, cette *Psyché*, ce cabinet aux petits médaillons des Fables de La Fontaine et au bas-relief d'Apollon conduisant son char solaire, sa baignoire enfin, dissimulée sous les coussins pervenche striés d'argent, est un des endroits que le temps a le plus parfaitement respectés ici. Cette exquise rotonde avec son jour d'en haut qui respecte la pénombre et la caresse, est d'un infaillible effet sur les visiteurs : elle est si *vraie* ! Elle a si bien échappé aux tentatives dévastatrices du temps et de ceux qui en aggravent les atteintes !

Il y a dans les grandes demeures inhabitées mais conservées intactes, ou le moins touchées qu'il se peut, diverses espèces, et comme diverses qualités de silence.



Le Salon de Musique (Appartements de Marie-Louise)

venirs des deux premières de ces illustres habitantes. Les peintures de Girodet, les panneaux des *Quatre Saisons* et le plafond de l'*Aurore* virent le sommeil de Marie-Louise ; mais ce baldaquin à colonnes d'une lourde ornementation, emprisonnant un beau lit du premier Empire (mais non celui de la première souveraine) a été agencé là uniquement, et cela se reconnaît, par les décorateurs, pour abriter les rêves de l'impératrice Eugénie. Les fonctionnaires et les décorateurs de la troisième République n'y changèrent rien pour recevoir la czarine. On a seulement ajouté depuis un beau métier à tapisserie qui n'a pu servir qu'à Marie-Louise, puisqu'il est de son époque et qu'il est d'un travail trop riche et d'un trop grand prix pour toute autre qu'elle ; puis un écran en bois sculpté, à ses initiales, or et blanc, surmonté d'une Hébée, brodé sur une des faces d'un aigle d'argent dont le dessin est assez impérialement naïf pour que l'on puisse sans témérité supposer qu'il est l'œuvre même des belles

On peut déguster ce silence comme une liqueur, même lorsque le bruit de nos pas en groupes et les psalmodies explicatives des cicerones semblent l'interrompre, car la grande paix des âges passés est plus forte, plus permanente, plus envahissante que la voix et l'animation des vivants. Les journées les plus bruyantes, où les promeneurs par escouades de près de cent, font résonner les galeries, ne font pas exception à la vérité de ce phénomène. Fussent-ils, comme parfois, agressifs, tumultueux, crâneurs, le silence des empires défunts les domine et les enveloppe, et leurs compagnons de hasard, en grande majorité, s'en rendent compte car ils continuent à parler bas, et à respecter, à goûter, au besoin sans le savoir, ce silence qui fait partie essentielle, intégrante, du décor.

Or il est, suivant les hôtes disparus ou les actions accomplies qu'il commémore, d'une tonalité différente. Il est léger comme un matin, gai comme une assemblée de femmes chuchotantes dans le Salon des Dames d'Honneur. Il est altier et festival dans la Grande Galerie. Nous le sentirons impérieux,

(1) S'entend lorsque le promeneur fait face à la forêt.



41

La Chambre à coucher de Napoléon I^{er}



42

Le Cabinet de Travail de Napoléon I^{er}

redoutable, plein d'orages, dans les appartements de l'Empereur. Dans le boudoir bleu de l'Impératrice, le silence est demeuré discret, aristocratique, féminin, vaguement ému, comme l'était cette jeune femme dominée plutôt qu'aimante, qui se réfugiait ici des courants implacables, des volontés lourdes, contrariant, quels que fussent l'amour ressenti, et le jeu à l'époux et au père de famille, ses besoins, à elle, d'expansion futile et légère. En vérité si jamais femme a revécu pour nous parmi les murs où elle respira, soupira et songea, c'est Marie-Louise, dans ce silence bleu de son ombreux boudoir.

Il y avait une *Salle de musique* attenante à la belle chambre cerise. Pendant longtemps elle demeura dépourvue de tout ce qui a trait à l'art des sons, et elle ne valait que par ses belles tapisseries : les deux panneaux compliqués et sou-

riants de la *Tenture chinoise* : le Prince sur son trône, et le Prince en voyage, et les deux compo-

sitions, plus froides, de la *Toilette de la Sultane* et de la *Tapiserie au Sérail*, du tant soit peu apprêté Amédée Van Loo. On a voulu, en ces dernières années, que l'aspect du lieu répondît de nouveau à sa dénomination, et l'on a disposé là, comme pour un concert, — qui vient de finir, ou qui va commencer, — quelques instruments de l'époque impériale. Grâce à un délicat donateur, un petit piano carré de 1803, un svelte piano-forte de 1809, excellents instruments d'Erard, ainsi qu'une harpe enfantine construite par le

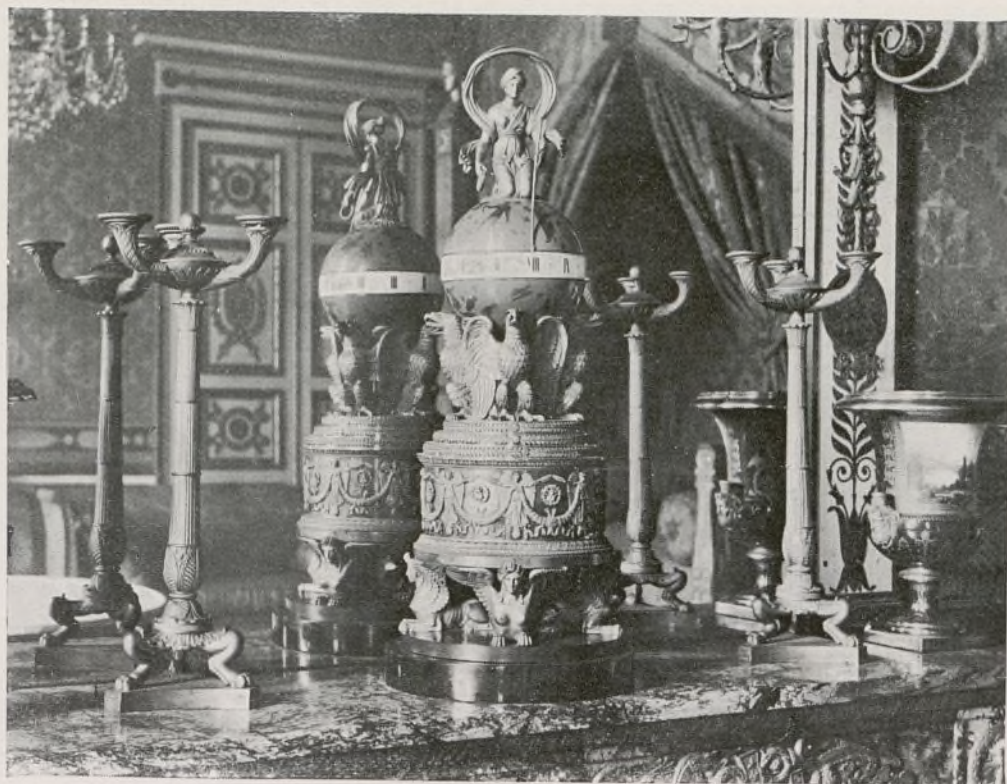


44 Fauteuil de Beauvais (Époque Louis XVI)

grand Sébastien Erard pour le roi de Rome, constituent un salon de musique qui n'est nullement indigne d'hôtes souverains, — et sur le grand piano de 1809, déjà assez complet et d'une sonorité assez belle pour que Beethoven eût pu y exécuter ses sonates sauf les quelques grandes dernières, Camille Saint-Saëns, Gabriel Fauré, Léon Delafosse, M^{lle} Nadia Boulanger, ont fait reflourir sous ces plafonds les harmonies depuis si longtemps désappries. Ainsi les poètes et les artistes rendent pour un moment la couleur et la vie à ce qui paraissait choses mortes.

Et nous approchons, sans transition, de la demeure même de l'homme terrible.

Son *Cabinet de travail*. Il est demeuré, lui aussi, tel que l'a composé Jacob, en bois français remplaçant l'acajou, bois



43 Pendule de la Chambre de Napoléon I^{er}

vivante quoique si visiblement âgée d'un long siècle, s'explique aisément : il s'est si peu assis pendant qu'il a séjourné là !

Sa *Chambre à coucher*. Nullement changée, elle non plus, sauf qu'une partie des rideaux du lit a été emportée, dit-on, en 1870, par un collectionneur allemand, et a dû être



45 Canapé de Beauvais (Époque Louis XVI)

remplacée par des parties de tissu analogues. Mais c'est la même tenture sur les parois, le même lit à piques et à piliers guerriers et romains, qui serait si ridicule pour tout autre coucheur, et qui n'étonne nullement pour celui-ci ; théâtral sans doute, mais tout juste ce qu'il faut. Un léger détail de décoration est aussi à donner, pour la vérité scrupuleuse. La riche et originale pendule, avec sa *Diane* indiquant du bout de sa flèche, les heures sur la sphère mondiale, appartenait primitivement à la chambre de l'Impératrice. Mais depuis fort longtemps elle a été apportée ici, où elle est tout à fait en harmonie avec l'ensemble, de telle sorte qu'on n'a pas cru devoir lui rendre sa place primitive, où elle n'aurait pas évoqué d'avantage Marie-Louise, du moment que le lit de celle-ci a tellement



46 Le Salon de Famille



47 La Salle à manger avec la table de Camp de Napoléon I^{er}

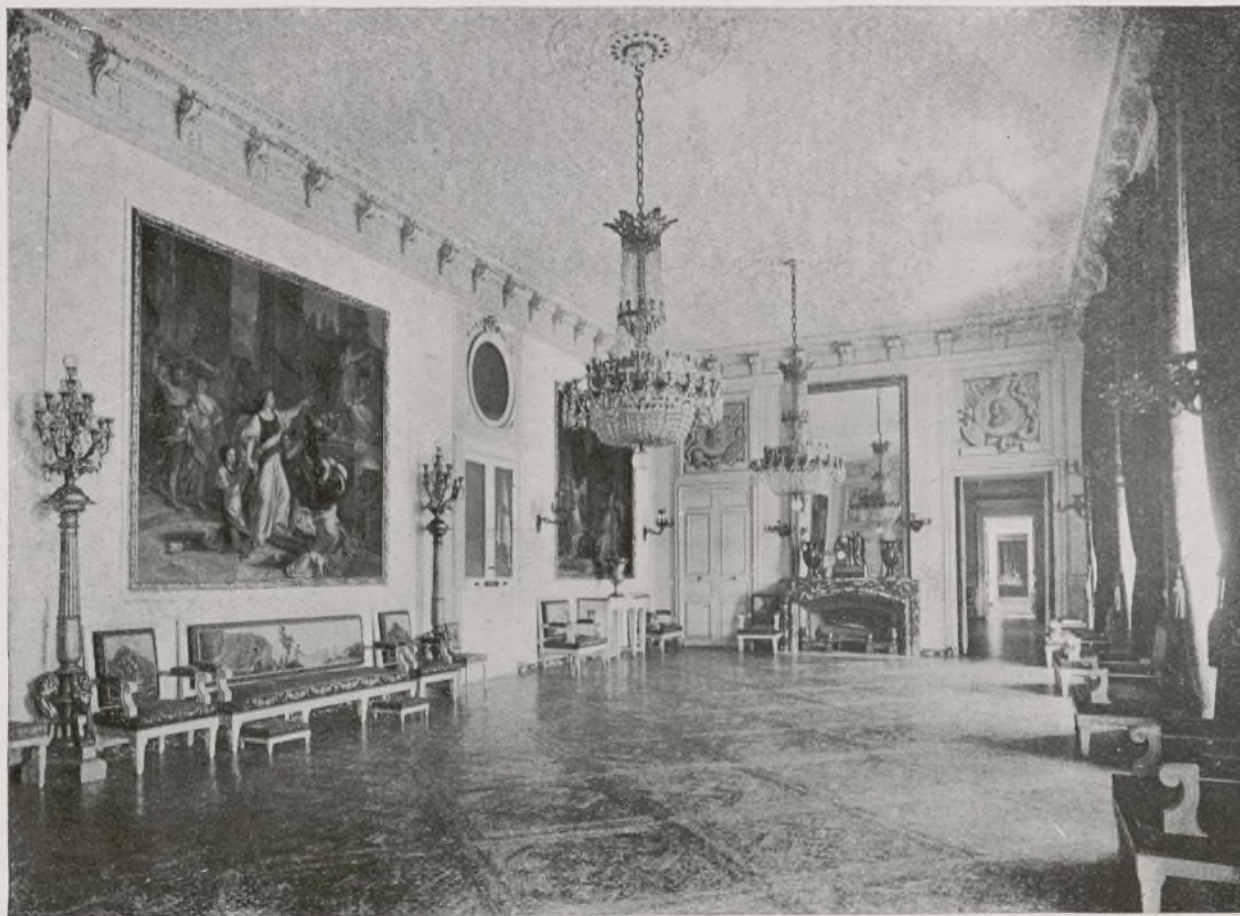
changé d'aspect.

Le long de cette chambre rouge commencent de petits appartements aujourd'hui invistés et à vrai dire peu meublés, et après elle vient la grande *Salle dite du Conseil*, où Napoléon, tout entier à ses épanchements de lune de miel, a tenu conseil le moins possible. Toutefois, dans cette salle, aujourd'hui décorée d'un splendide exemplaire de l'*École d'Athènes* transcrite au XVIII^e siècle par les Gobelins, il a suffisamment siégé pour effrayer ses ministres, faire trembler ses généraux, mettre

sur les dents ses secrétaires et faire rager sa famille. Et à Compiègne il se reposait! Les tables sont recouvertes du velours vert à franges d'argent sur lequel il a étalé des cartes, feuilleté des états, froissé des paperasses, donné des coups de poing, et affirme la tradition, fait sauter d'effroi un encrier bien rempli. Ce velours, à chacune des tables, l'observateur y remarquerait deux singulières coutures, formant un plein cintre qui part presque du niveau supérieur et va s'évasant largement jusqu'à la frange. C'est la cicatrice qui prouve que l'Empereur s'est assis là. Il existe dans les rares documents conservés à Compiègne une lettre du « quartier-maître » prescrivant au régisseur d'avoir à échancrer ainsi tous les tapis des tables où Sa Majesté devrait s'asseoir, car il Lui est impossible de supporter le contact, sur les cuisses, de ce chatouillement d'étoffes ou de passementeries : Elle a prescrit expressément que l'on lui évite, entre mille autres, cette cause d'énervement.

Et maintenant, au lieu de continuer immédiatement votre route, et de tomber soudain du premier Empire dans le deuxième, retournez-vous!

Votre regard traverse la triple baie de la,



48 Le Salon des Aides de Camp

Salle du Conseil, de la Chambre à coucher et du Cabinet de travail. Tout au bout, sur le fond vert du rideau, ne vient-il pas de vous apparaître, assis à son bureau, l'homme qui semble si petit à cette distance déjà assez importante, et qui, se levant brusquement et s'avançant d'un pas lourd ou fébrile, va sembler si grand à ceux qui l'attendent ici, bougeant peu, dans la crainte d'une bourrasque ou dans l'espérance d'un sourire? N'est-ce pas vraiment un des endroits du monde, où l'on peut le plus aisément, le plus forcément revivre quelque chose de l'histoire, sans être exceptionnellement imaginaire? Compiègne a des grâces spéciales à ce point de vue. Elles compensent en éloquence ce que d'autres palais peuvent lui laisser envier en richesses. La vie n'y est pas plus frémissante sans doute qu'à Fontainebleau, mais elle y est plus ramassée à la fois et plus ouverte au public; elle y est en même temps intime et ample; elle n'a pas de recoins ni de surprises, mais elle a les beaux développements d'un grand décor de drame, où le spectateur peut se supposer invisible et mêlé aux acteurs,

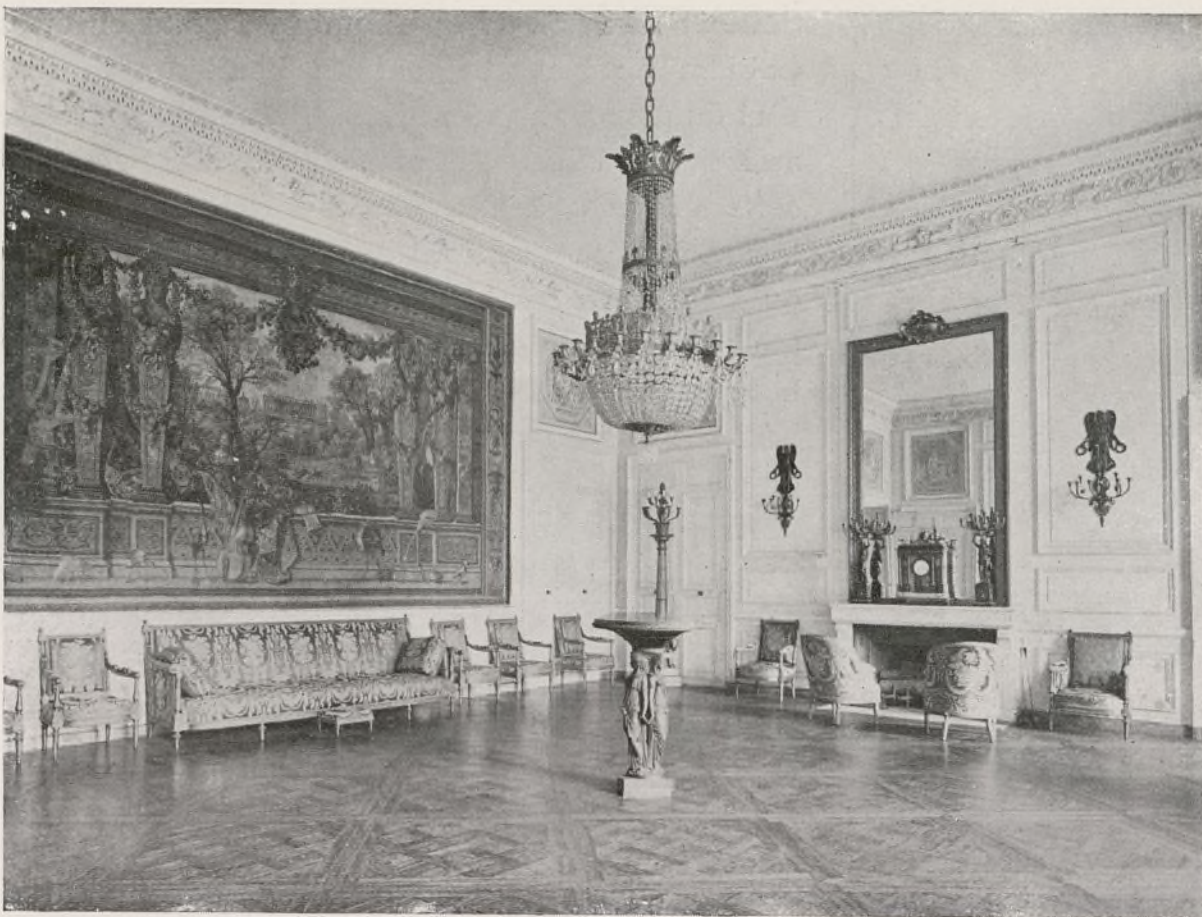
les touchant, s'il lui plaît, du bout du doigt.

Eh bien, autour de ces trois ou quatre «tableaux» qui viennent de se succéder palpitants devant vos yeux, tableaux où vous pouvez à votre gré faire évoluer le Napoléon époux, facétieux et tendre avec sa blonde beauté germanique, barbouillant de bouillie son impérial marmot; le Napoléon parvenu mettant le holà dans les querelles de sa famille corse; le Napoléon chef d'Empire, jetant des ordres à ses collaborateurs, et roulant en lui-même, pêle-mêle, ses anxiétés, ses ambitions et ses tem-

pêtes, — autour de ces tableaux, dis-je, agencez-en d'autres : faites aller et venir les sentinelles sur cette terrasse, manœu-



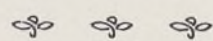
49 La Salle du Conseil (Appartements de Napoléon I^{er})

50 *Grand Salon cerise* (Appartements qui furent ceux de Marie-Antoinette)

vrer des troupes le long de ces routes et de ces avenues ; faites sonner les bottes des généraux et des aides-de-camp sur les parquets cirés des galeries environnantes ; frou-frouter les robes des demoiselles d'honneur autour de Marie-Louise ; à l'arrière-plan, enfin, remplissez ces cours aujourd'hui désertes et envahies par l'herbe, et ne ressemblant plus qu'à des cours de casernes ou de couvents évacués, d'un fiévreux mouvement de personnel, de grognards ; faites évoluer tout cela à la trompette, au tambour, au hennissement et au juron, et vous aurez le Compiègne de 1810 à 1813 !

Car c'est pour ces quatre années seulement, et encore pour deux sur quatre, et encore pour quelques semaines seulement sur ces deux années, que tout ce terrible mouvement, cet énorme branle-bas d'épousailles, de fêtes, de victoires et d'approches de catastrophes, a été déchainé et est demeuré si parlant, si peu changé, si peu changeable, que l'on croirait que ces choses ont duré, que ces gens ont passé là, longtemps, longtemps, longtemps !

Aussi, la surprise est grande, et j'ai toujours vu chez le visiteur un choc se produire, un mouvement déconcerté échapper, lorsqu'il passe du Salon du Conseil dans le Salon de Famille, où le goût, le style, l'atmosphère du Second Empire, sont eux aussi, intégralement conservés, et se juxtaposent ici sans transition.



Le Second Empire, on l'avait oublié tout à l'heure ! On ne songeait plus, tant l'empreinte était forte, que si le premier avait rendu la vie au Palais, le second l'avait prolongée et entretenue plus d'années qu'aucun des règnes qui l'avaient précédé. Seulement il ne s'en est si brillamment servi qu'en le défigurant, en le transfigurant si l'on veut être optimiste. C'est pour

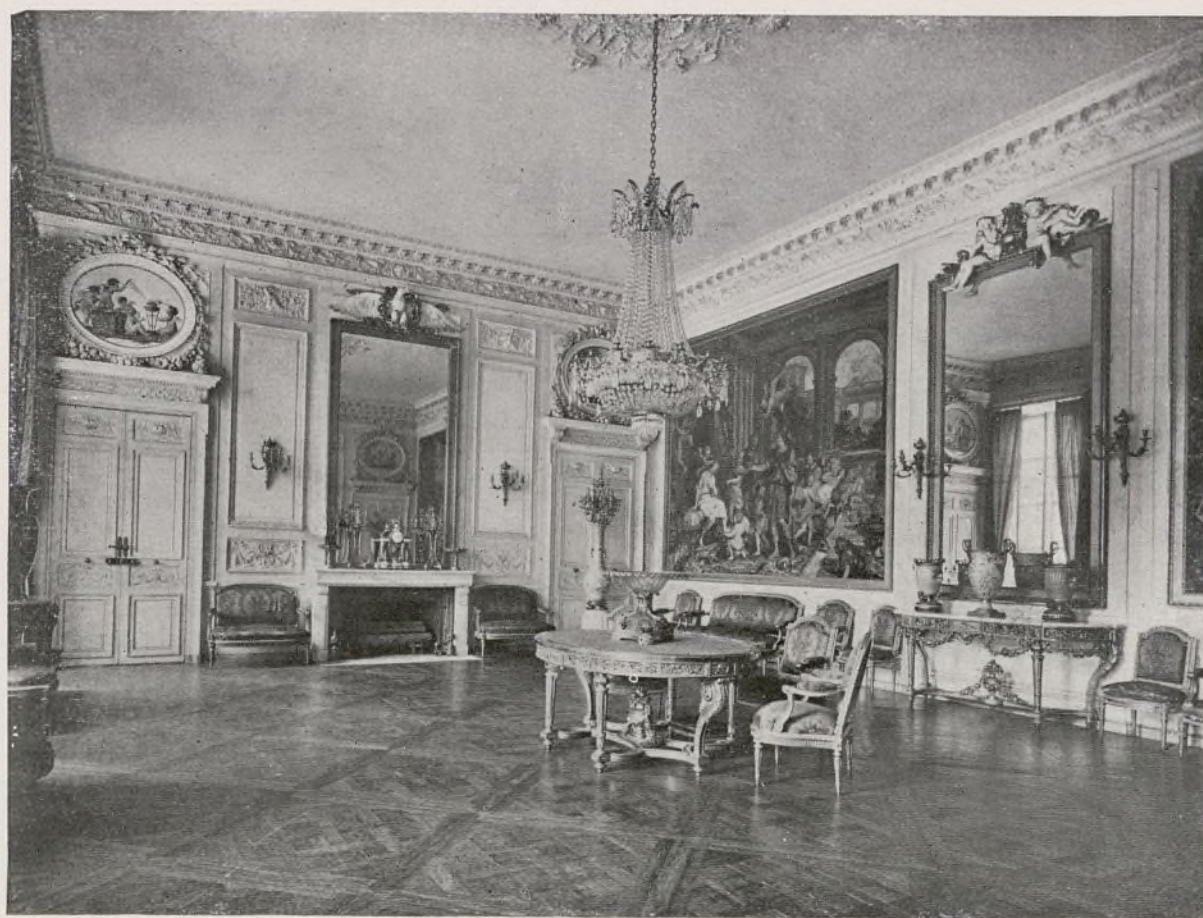
cela que la secousse est si brusque et le passage si dénué de préparation.

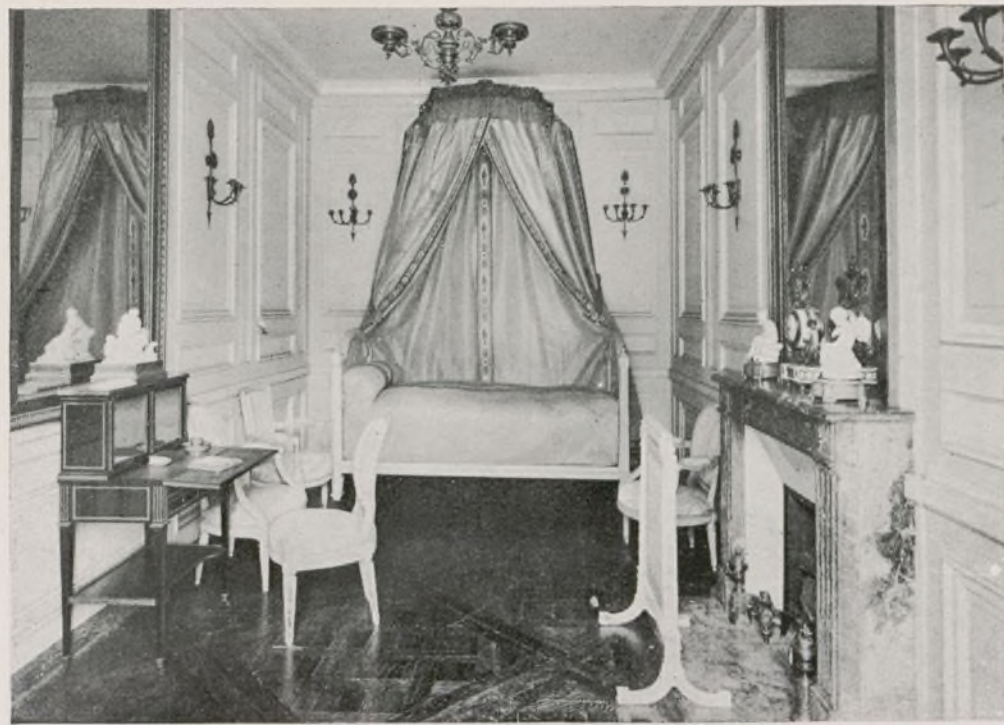
Seulement, il faut dire à la décharge du brillant règne qu'il n'est pas le premier responsable de ces atteintes à un puissant ensemble. Beaucoup des créations du Second Empire n'ont été que les corrections des laideurs et des mesquineries dues aux intendants de Louis-Philippe. Il est vrai qu'il a fallu après, corriger à leur tour quelques trop caractéristiques inventions du Second Empire. Quand on n'est pas en présence de la pleine beauté ou de la pleine volonté, on ne peut que procéder ainsi par médiocres et partiels tâtonnements.

Malgré cela, il eût été dommage, puisque, dans ce *Salon de famille*, rien ne subsistait plus de l'architecture napoléonienne, que la troisième République modifiât quoi que ce soit au décor accepté par l'impératrice Eugénie et son mari. Cette œuvre d'Ancelet a été respectée, avec son architecture relativement moins surchargée que certaines autres créations de l'époque, l'Opéra de Ch. Garnier entre autres. Respecté aussi l'ameublement : les consoles dorées, Louis XV plus qu'il n'est permis de l'être ; les lourds fauteuils et l'immense canapé, Louis XV aussi, ou Louis XVI,

on ne sait pas, mais trop l'un ou l'autre ; les torchères en bronze doré, avec plaques de malachite, et nègres comme l'Afrique n'en produisit jamais, mais comme les bronziers de 1860 en produisirent trop ; et la tapisserie des sièges, fleurs criardes sur fond bleu ciel, proclamant la déchéance des Gobelins d'alors. On a même complété cet ensemble caractéristique par des vases où la politique tolère maintenant, comme devenue pur document d'histoire, l'image de Napoléon III et d'Eugénie caracolant en grande tenue de chasse ; et par

une garniture de cheminée, allégorique de leur mariage, et incontestablement plus riche que la magnifique et sévère

51 *Salon rouge* (Appartements de Marie-Antoinette)52 *Chambre de Marie-Antoinette*



Chambrette Louis XVI



Chambre de la Princesse Clotilde

(Petits Appartements)

pendule du mariage de Marie-Louise. Et il est heureux que tout cela ait été gardé tel quel et remis plus au complet. Autrement, sauf un essai de reconstitution que l'on rencontrera plus loin, il se trouverait qu'un couple impérial, et toute une cour, dont on peut ne plus partager le goût, mais dont on ne peut contester l'éclat, aurait séjourné vingt saisons, c'est-à-dire passé vingt années entre ces murs, sans que rien ne restât de leur passage, et que l'on n'y pût trouver que les conceptions de ceux qui sont venus après eux, et qui n'y ont qu'à peine respiré. L'épuration du style Second Empire s'est faite même un peu trop féroce, à une certaine époque où la politique se trouvait étroitement mêlée au bric-à-brac lui-même; c'est pourquoi il est bon qu'au moins une pièce ou deux conservent leur physionomie pour l'histoire. Si le goût doit passer en jugement, c'est le temps qui doit instruire le procès, et il n'est pas sans utilité que le mauvais goût lui-même, si l'on décide qu'il est tel, soit condamné à vivre.

C'est donc dans ce riche Salon de famille que se déroulèrent les plus brillantes scènes de la pièce en vingt saisons. Il

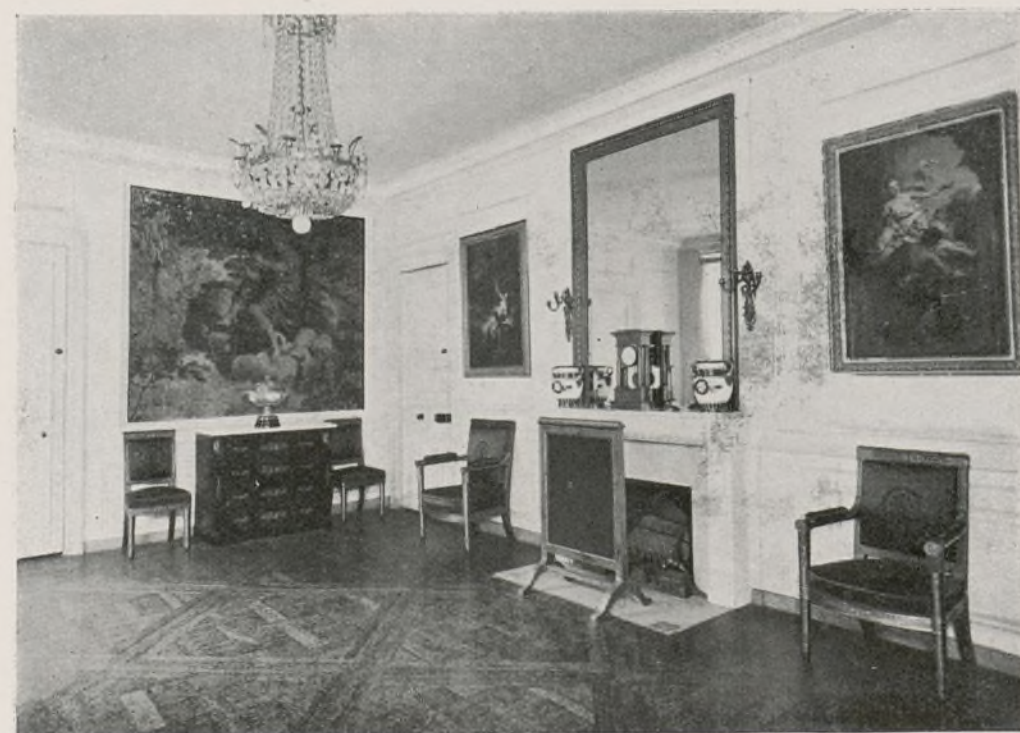
est au centre même du Palais et il était au centre de la vie des souverains. De ses fenêtres et de sa porte de plain-pied avec le Parc, on découvre les Beaux Monts, menton rasé entre deux immenses favoris d'arbres verts; la pelouse et les parterres fleuris viennent presque aux marches du perron plat,

comme un tapis de grande fête déroulé sur le passage d'un cortège nuptial. Le jour où, légitimement impératrice, la comtesse Eugénie de Tébas s'avança sur ce tapis vers sa demeure, au bras de celui qui était devenu le maître d'un si grand pays, le cœur ne put faire autrement que de lui battre de joie et de se dilater de fierté. L'on en pourrait dire autant, objecterez-vous, pour son entrée à Notre-Dame ou au Palais des Tuileries? Non, car c'est à Compiègne qu'il la remarqua, l'aima, et qu'elle se défendit avec la volonté arrêtée de ne

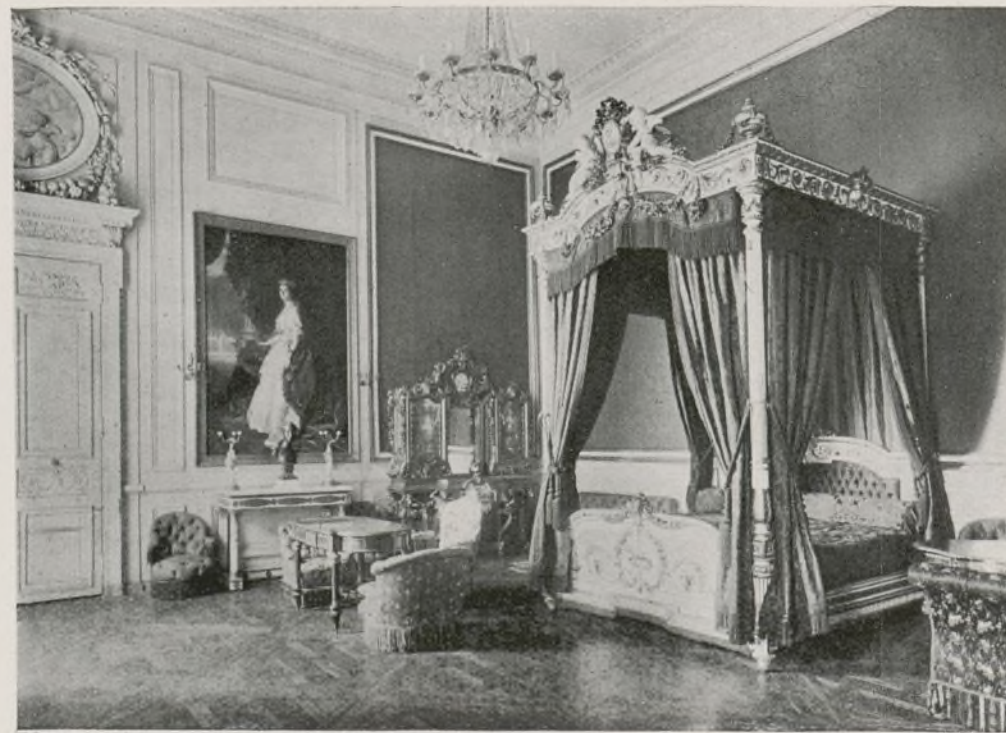
se rendre que contre le gage d'un diadème. C'est là, c'est sur cette terrasse, que vous voyez toujours claire sous le soleil et dans l'air immense à travers les lames tamisantes des volets désormais clos, que Napoléon III, en 1852, se promenant avec le colonel Fleury, ne pouvait s'empêcher de parler de cette jeune fille, de cette invitée, qui logeait là-haut, au-dessus



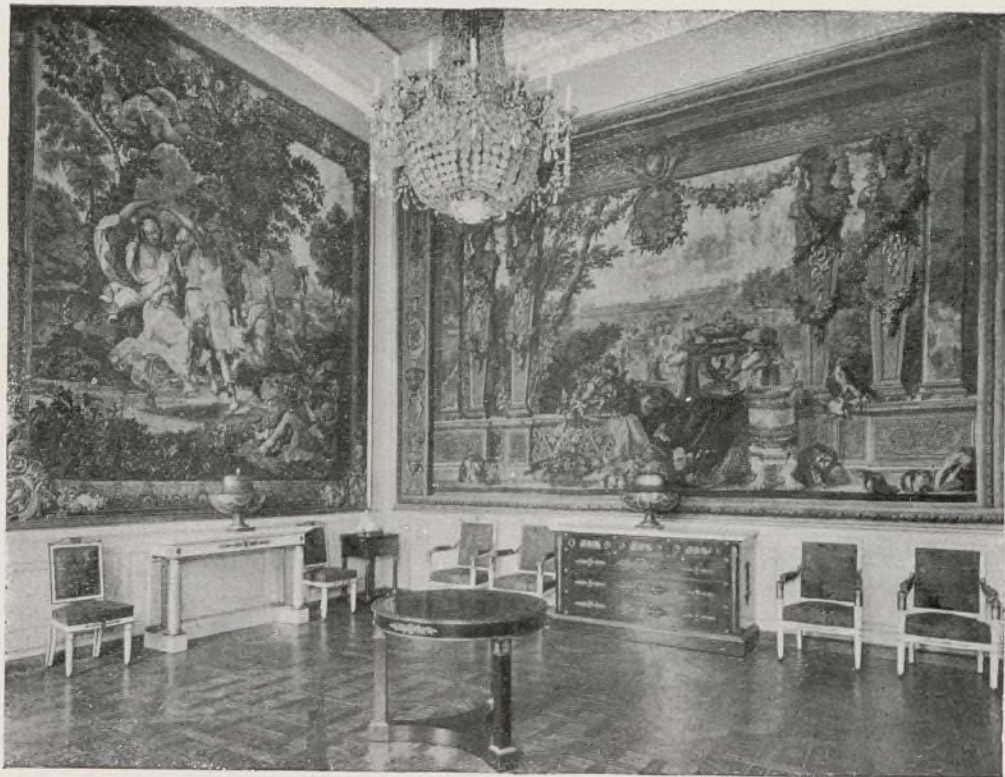
Salon de l'hommage à Mercure



Petite Salle des Muses



Reconstitution d'une Chambre Second Empire



58 *Salon de la Tapisserie des Tuileries (d'après Le Brun)*

même de sa propre chambre, et de dire à cet officier combien il la trouvait belle, combien il était hanté de sa démarche, de son teint, de sa voix...

— Je le comprends, Sire, et je vois bien que ce n'est pas d'aujourd'hui.

Puis un silence, pendant lequel l'habile militaire se donnait le plaisir de faire attendre la réponse à la question que son maître voulait lui faire entendre sans parler. Et enfin :

— Mais alors, il n'y a qu'une chose à faire... épousez-la.

— J'y songe, répondait l'homme pensif, l'homme, rien qu'un homme alors.

— Puis la promenade reprenait sans autre allusion. Mais le mariage était fait.

Suivirent les fêtes de sa célébration. Pour Compiègne elles durèrent dix-huit années. Vous pouvez sans grande difficulté, les reconstituer dans leur décor et dans leur esprit. C'est dans ce grand Salon de famille que se tient l'Impératrice avec ses intimes et ses privilégiés



61 *Enfants jouant une Tragédie (École Française du XVIII^e Siècle)*



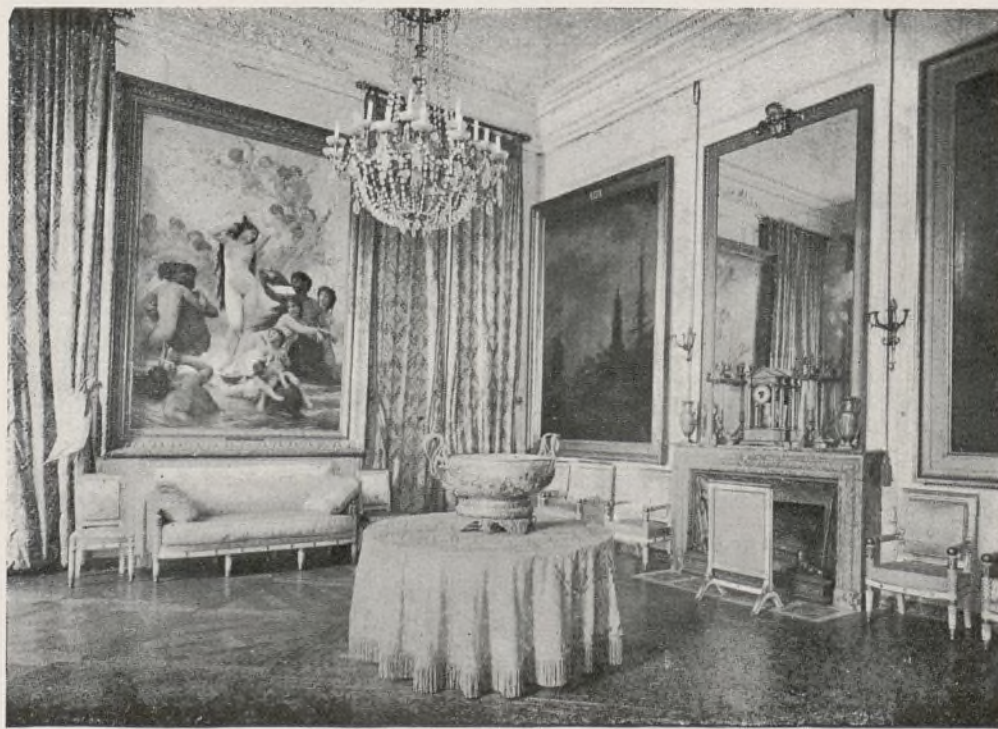
59 *Salon de l'Histoire de Psyché (d'après Jules Romain)*

les soirs de réception, et c'est de là qu'elle sort, au bras de l'Empereur, pour les présentations des invités le jour de leur arrivée. C'est également de ce salon qu'ont lieu le départ pour

les grandes chasses, et la réunion altière de ceux qui ont l'honneur insigne du « Bouton ».

Le grand et long *Salon des Aides de camp*, qui suit, et où les Souverains se font présenter par deux rangées, invités d'une part, invitées de l'autre, leurs hôtes plus ou moins ravis de l'honneur et plus ou moins renouvelés, est alors décoré de cartes et de plans de la forêt, sans grande valeur artistique, et dont la tache enfumée a été depuis remplacée par des tapisseries de plus haut prix. Dans ce salon également ont lieu des sauteries lorsqu'il n'y a pas théâtre,

et il n'est plus beaucoup de personnes qui ignorent, tant cela fut répété dans toutes les chroniques et descriptions de Compiègne, que l'unique musique de danse qui fit résonner ces blanches parois, fut celle qu'égrenait un mauvais piano



61 *Le Salon Circulaire*



62 *Une loge des Concours de Rome (Loge de M^{lle} Nadia Boulanger)*



Le Palais, vu de la Pelouse

mécanique, dont l'Empereur tourna parfois complaisamment la manivelle. Ce mépris de la musique, ou cette économie d'un orchestre (qui ne saurait, vu les autres fastueuses dépenses, être imputée à la parcimonie) indique-t-il le plus vivement une attitude de bonhomie, de simple et cordiale vie bourgeoise, ou bien plutôt, l'absence aussi complète que possible de sens artistique, de véritable raffinement de l'esprit?

Malgré moi, je pense à Shakespeare, à la cour d'Orsino, duc d'Illyrie :

Si la musique est l'aliment de l'amour, jouez encore !
Donnez m'en à l'excès !....

Pas une seule œuvre musicale ne fut donnée au cours de ces dix-huit saisons de fête; seulement par le piano à manivelle et par les flonflons des *Commentaires de César*, la fameuse revue de M. de Massa, jouée dans les appartements, furent charmées les oreilles d'élite. C'est peu.

Les représentations théâtrales, j'en ai parlé plus haut. Pendant les trois dernières années du roman, l'on construisit une grande salle de théâtre, rue d'Ulm, réunie au Palais par un passage aérien. Mais un drame terrible, dont la scène était la France tout entière, et les spectateurs le monde, voua

cette salle au silence au moment même où il ne restait plus qu'à la rehausser de dorure, à la pourvoir de sièges, de luminaire et de rideau.

Pour le touriste et l'amateur d'art, il reste encore bien des choses à voir une fois sorti du Salon des Aides de camp; mais l'esquisse d'histoire sentimentale que nous avons tentée ici est terminée dans ses grandes lignes. De combien d'épisodes piquants les écrivains chercheurs et les auteurs de *Mémoires* l'animeront encore! Les immenses couloirs des étages vides, et qu'on ne visite plus, les enfilades sans fin des chambres d'invités, meublées d'acajou et tapissées de percale à fleurs vives, se taisent maintenant, avec les cours dénudées, la rue morne, ou bien pour les hôtes de marque l'éternelle renaissance du Parc admirable, sur lesquelles donnent leurs fenêtres aujourd'hui sans

regards. Mais ils furent tout fébriles d'un indicible fourmillement d'intrigues et de fêtes, tout bourdonnants d'une domesticité affairée, tout tièdes de tapis, de feux de bois, de présences humaines. A présent, si les appartements somptueux que nous venons de visiter évoquent encore sans peine les hôtes souverains qui semblent sortis de tout à l'heure, et attendus dans leurs meubles accoutumés, tout le reste, désert, mélancolique séjour des chauves-souris égarées et cimetière



Façade du côté du Parc





Les Fossés du Parc

des mouches, immense instrument de musique où l'hiver les vents déchainés font entendre de lugubres compositions pleines d'une infinie magnificence de tristesse, tout le reste dépeuplé, démeublé, déshumanisé, ne fait plus penser qu'à l'abandon d'une étrange et vaste combinaison d'une hôtellerie, d'une caserne, et d'un couvent. Pendant quatre jours seulement, pour l'empereur russe, tout revêcut, s'illumina, puis aussitôt se tut.

Mais peu importe, après déjà de si nombreuses années! Compiègne a changé de destinée et l'on ne songe point à tout ce qu'environne de solitude son magnifique enseignement d'art et d'histoire. C'est maintenant un musée, craignant peu les comparaisons, où cent mille personnes par an viennent admirer les plus belles créations du luxe et du goût français.

En finissant la visite, vous parcourrez successivement les anciens appartements de Marie-Antoinette et ceux des proches parents de la famille impériale; vous goûterez les grisailles de Sauvage, les meubles Empire précieusement travaillés, les tapisseries d'après Lebrun, d'après Jules Romain, les adorables caprices de la peinture et de la ciselure du XVIII^e siècle, conservés en trop petit nombre hélas! J'aurais aimé vous servir de guide plus détaillé, pour chaque chambre, pour chaque objet, pour chaque souvenir. J'aurais voulu philosopher avec vous non seu-



Un coin du Parc

lement sur les enseignements sentimentaux, patriotiques ou romanesques, mais aussi sur les styles et particulièrement sur ce style *Second Empire* dont nous avons cherché à réunir de nouveau les créations typiques, dans leur exagération de lignes, leur surcharge d'ornementation, leurs impossibles mariages de tous les goûts antérieurs: lit de l'Impératrice Eugénie au Palais de Saint-Cloud, armoire dorée où elle serrait ses bijoux, fauteuils capitonnés où elle s'est assise, portrait d'après Winterhalter traduit par les Gobelins de 1867 en un trompe-l'œil de peinture, écran brodé qu'une délégation lyonnaise lui offrit, buste enfin de l'enfant en qui elle caressa sur ses genoux de si grands projets, des destinées rêvées si hautes.....

J'ai mieux aimé vous évoquer l'âme de tout cela que de vous en dire la lettre, les dates, les détails de « guide ». Les guides n'osent point s'émouvoir; ce n'est pas leur besoin d'ailleurs, — et j'aurais souhaité pouvoir avec vous, rêveurs inconnus qui me lirez, promeneurs distraits un moment de vos propres vicissitudes, partager pendant cette promenade les émotions que procurent, débarrassées des passions de leur temps et ne conservant que leur attraction de sympathies humaines, les histoires d'autrefois, aussi belles que si elles étaient des contes.

ARSÈNE ALEXANDRE

Façade du Palais, du côté du Parc (d'après une estampe de la fin du XVIII^e siècle)

La Mode

Avant « la Saison » qui, en dehors des quatre saisons classiques, s'épanouit par toutes les coquetteries spirituelles de Paris, un mouvement migrateur se produit encore parmi nos élégantes. Celles qui redoutent l'atmosphère trop élevée du Midi en été vont respirer, en avril, les brises salines de Biarritz, l'air attiédi de Pau ou de la Riviera. Pâques voit donc une nouvelle envolée vers les pays du soleil.

Ce ne sera pas pour longtemps : expositions, fêtes, vernissages, réceptions, chiffons nouveaux, actualités artistiques, se groupent comme un prodigieux faisceau



ROBE DE DINER
voile Ninon blanc, envolantée de dentelle.
Petite casaque de liberty vert empire brodé d'or.
Fichu de Malines. Modèle de LAFERRIERE. (Phot. Félix)

aimanté pour ramener la voyageuse, pour solliciter son retour, sa présence, car Paris s'ennuie sans la Parisienne : il a perdu son plus délicieux ornement.

Que deviendraient ses salles d'auditions artistiques, ses salons les plus somptueux, ses théâtres les plus « sélects » sans la silhouette vive, pimpante et piquante, exquise et changeante qui apporte ici et là ce je ne sais quoi de lumineux, de coquet, de particulièrement charmeur qu'on ne trouve nulle part ?

Ce prestige, la Parisienne le doit-elle à ses adorables parures ? A la façon dont sa grâce les rehausse ? A son goût incomparable pour harmoniser les précieux caprices de la mode avec sa joliesse ou sa beauté ?

Elle le doit à tout cet ensemble dont nous avons pu admirer la séduction au Concours Hippique. Ces journées sportives réunissent une dernière fois les élégantes, avant les vacances de Pâques et elles ont le délicat plaisir de s'y révéler mutuellement les créations printanières de leurs couturiers. Que de papotages entre deux épreuves !

Le nom de Laferrière y circula beaucoup. Ses élégances ont un petit cachet de distinction incomparable qui ne sépare jamais le

« chic » du « comme il faut ». Voyez plutôt la robe dont il habille la comtesse R** : la jupe de serge bleue est très simplement ornée d'un galon de soie noire rayé de biais de satin, ainsi que la petite jaquette à revers souple. La note claire est donnée par la blouse de foulard bleu à minuscules pois blancs, avec ornementation de bordure imprimée de motifs cachemire rouges et verts.

Un foulard analogue, mais dont les pois par leur disposition, dessinent un pékiné, silhouette le plus gracieusement du monde M^{me} Al... De gros motifs de passementerie bleue alourdissent les draperies du tablier tandis que toute la garniture du col, des revers, de la ceinture, s'éclaircissent d'une broderie sur soie violette.

Les toilettes de ce printemps nous offrent parfois l'ensemble de choses très différentes, mais rapprochées avec tant de goût qu'elles se fondent en une même expression d'harmonie. C'est ainsi qu'une seule robe de surah pékiné noir et blanc réunit à la fois de petits boutons de velours noir, un haut de corsage en louisine vieux rose, une ceinture de velours noire à impressions de fleurs Pompadour, et un amour de boléro... Pourquoi pas, quand c'est Laferrière qui se permet cette petite audace ?

Il signe encore cette charmante composition « pour l'après-midi ». C'est un « voyage » doux et seyant, une mousseline d'un vert ancien jetée sur un fond de liberty blanc et transparente de gaze noire et blanche. Une fine dentelle teintée vert s'enlève sur un fond de filet, tandis que la gorgerette et les manches de tulle s'enrichissent de Venise. Une sorte de pli Watteau, formant manteau de Cour, s'évase dans le dos, tout en mousseline fleurie de roses, elle aussi, délicatement voilée.

Certains bruits tendancieux voulaient faire tomber en disgrâce le pratique, le précieux tailleur. Mais nous ne saurions nous en passer désormais. Le « tailleur » fait partie de nous-mêmes, de notre vie moderne : il est la suprême ressource de la mondaine très chic et de la femme la plus simple. Et, bien qu'il supporte maintenant les ornements que lui refusait jadis la stricte rigidité anglaise, il garde une correction, une ligne précise, qui lui conserve tous nos suffrages.

Pour en connaître le type par excellence jetons un coup d'œil chez Green.

D'une ligne impeccable ce natté marine avec bandes aux rayures noires et vert sombre dessinant au tablier, au grand col et sur les basques de la ja-

quette, des revers sans prétention, mais d'une forme inédite et charmante.

Rien de plus simple en effet que ces costumes à rayures, dont tout le charme réside dans une disposition habile que Green excelle à trouver. Quant à son modèle marine, soutaché, aux boutons de satin, il lui a réservé l'imprévu d'une note piquante : des liserés de satin-cerise et un petit col « cerise » délicieusement brodé.

Cependant Green sait aussi manier les soies souples et nous en parer avec grâce : certain liberty bleu violacé s'allure de revers, d'un col rabattu et de boutons mélangés vieil or et blanc, pendant qu'une charmante « corail » forme une jupe droite brodée dans le bas, et une amusante jaquette à taille courte, ornementée d'une charmante d'un jaune ancien.

Foulards pleins de fantaisie, mousselines imprimées, triomphent aussi chez Brunel où des doigts de fée, sous une inspiration féminine des plus délicates, réalisent des prodiges. Imaginez un liberty bleu Egyptien choisi spécialement pour la beauté un peu étrange de la baronne C. ; la draperie de côté se relève sous une broderie de perles et flotte d'autre part sous deux ondes de mousseline. Un papillon de tulle noir se détache sur la draperie et les perles du corsage. Cette robe très allurée ne rappelle aucun style, aucun modèle, son cachet très personnel a fait à lui seul tout son succès.

Comme toilette de jeune fille, M^{me} Brunel improvisa un rien, plein de fraîcheur, une mousseline blanche semée de pétales de lilas « bleus ». Jupe et corsage s'entr'ouvrent sur une mousseline bleue unie finement plissée. En broderie, des branches de lilas : c'est peu de chose, c'est tout..., et c'est exquis.

Les nuances tendres, claires, enveloppantes aux lumières la femme plutôt de reflets que d'éclats, semblent être particulièrement prisées par M^{me} Brunel qui voile d'une mousseline rose un liberty mauve rosé. Trois volants soulignés d'une fine broderie enroulent la jupe en spirale, puis un petit fichu de mousseline découvre la grâce des épaules, se croise sous une rose de France et se perd dans la ceinture de velours noir à longs pans.

On la dirait échappée d'un conte de fées cette tunique de mousseline scintillante de paillettes d'argent, sur la longue jupe de liberty bleu pâle. Une cordelière marque très haut la taille du corsage décollé. Puis, pour sacrifier à l'engouement du noir et blanc, voici sur un fond vieux rose, une mousseline à pois avec combi-



ROBE TULLE CORAIL SUR JAUNE
Broderie Corail et Argent
Modèle de la Maison BRUNEL et LUDINART
Faubourg Saint-Honoré, 11, Paris.

naison de mousseline noire unie, ceinturée de vieux rose et de pékin noir et blanc.

Dans un genre plus grave, citerai-je encore une mousseline de soie noire coupée, dans le bas, d'une haute bande de liberty gris argent ; au col et à la ceinture, un soupçon de broderie amande et or...

Devant ces éclosions printanières de l'élégance féminine peut-on vraiment se demander : Fera-t-on mieux demain ? Cela paraît difficile. Et d'ailleurs pourquoi songer à demain ? Retenons d'aujourd'hui le plus longuement possible, ce qu'il a de séduisant et de joli.

LAURENCE DE LAPRADE.



COSTUME FANTAISIE
blanc, rayé noir. Col et parements liserés de satin
et ornés de dentelle métallisée.
Modèle de GREEN et C^{ie}. (Phot. Félix)

Fêtes du Millénaire Normand

Au nombre des manifestations organisées à Rouen en 1911 par le Comité général du Millénaire Normand, figure une *Exposition rétrospective* de Peinture, Sculpture, Architecture, Gravure, Dessins, Imprimerie, Reliure, Sigillographie, Numismatique, Orfèvrerie, Armurerie, Tapisserie, Serrurerie, Céramique, Mobilier, Costumes, Etoffes, Dentelles, Art populaire, Miniatures, etc., etc.

La ville de Rouen, par les soins de laquelle est organisée cette grande manifestation d'art normand, et le Comité à qui elle en a confié la direction, font un pressant appel à tous les collectionneurs et possesseurs d'œuvres et d'objets que leur intérêt ou leur qualité appellent à y prendre place.

Toutes communications devront être adressées à M. le Maire de Rouen, en l'Hôtel de Ville, ou de préférence à M. Paulme, président de la Section des Expositions (Secrétariat, rue Restout, à Rouen).

Les garanties les plus étendues contre tous risques seront assurées aux possesseurs d'objets prêtés à l'Exposition du Millénaire Normand. Le texte des règlements et conditions sera adressé incessamment à première demande. Le Comité serait reconnaissant de la promptitude avec laquelle on répondra à son appel.

Notes d'Art

Il n'y a pas à essayer de parler des mille ou douze cents expositions, qui chaque année, désormais, appellent le public à tous les coins de Paris. Mais, quand il se rencontre une manifestation intéressante, il est du devoir du *Figaro Illustré*, d'en conserver la trace.

C'est le cas pour le 6^e salon de la Société des Artistes décorateurs qui s'est tenu au salon des Arts décoratifs. On ne s'est pas contenté d'exposer des œuvres isolées, œuvres souvent délicieuses, il est vrai, comme les grès et les porcelaines de Decœur et de Dammouze, les admirables reliures de Kieffer, les grès cérames de Moreau-Nélaton, les plats, vases, coupes de Methey, les boîtes en buis patiné, cuir et ivoire, de Clément Mère; l'exemple de ce qu'on vit l'an dernier au salon d'automne commence à porter ses fruits, et la Société des Artistes décorateurs paraît secouée d'une noble émulation. Donc, on cherche à creuser un sillon nouveau au goût français. (Je ne parle pas de style, car ce serait vainement me répéter que de rappeler qu'on ne crée pas un style); on cherche à innover, dans les harmonies de couleur, dans la technique des matériaux employés, dans l'orchestration des lignes et des volumes. Cela est parfait.

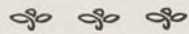
Pour que le public puisse juger pertinemment de l'effort accompli, on a organisé des ensembles, et ces ensembles sont pour la plupart très réussis. Ainsi la *salle à manger* de M. Follot, en chêne verni, citronnier, chêne et marqueterie; le *coin de salon* et la *chambre* de Eugène Gaillard, la *salle à manger* de Dufrene (acajou et bois de violette) le *salon* de Loys Brachot, la *chambre à coucher* de Raymond Bigot, etc., etc.

Il faut louer la Société des Artistes décorateurs de la tendance nouvelle qu'elle manifeste, et du labeur vraiment excellent qu'elle montre. Mais, il serait bon que le public cessât d'être indifférent: sans se lancer à corps perdu dans le goût nouveau, il devrait s'appliquer à discerner là où il y a incontestablement de la beauté ou de la grâce, et encourager les décorateurs les mieux inspirés; ceux dont l'œuvre est particulièrement féconde, n'ont pas trouvé auprès du public autre chose que de vagues éloges exprimés en mots discrets: sauf quelques exceptions, le public ne passe point encore aux actes... il a la timidité de la commande.

Je n'ai pas l'intention de m'arrêter aux expositions particulières; il en est trois cependant dont je veux dire un mot.

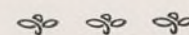
A la galerie Georges Petit, M. Le Sidaner a exposé dix-huit tableaux, qui furent en quelques jours enlevés par les amateurs: la raison est que Le Sidaner est un des plus admirables paysagistes d'aujourd'hui. Depuis vingt ans, il a fourni avec assiduité une très belle carrière, et il apparaît avec une manière qui est bien à lui. Il est un intimiste, mais un intimiste d'une qualité spéciale. Ce qu'il lui faut, c'est un coin de jardin tout enveloppé de soleil mourant ou de mélancolie lunaire, avec des feuillages rouillés grimant le long du mur: une table qui, sous la guimpe blanche d'une nappe, porte quelques pièces de porcelaine ou de verrerie, et cela suffit, en l'absence de toute figure vivante, pour exprimer que là on vit, que là, derrière cette fenêtre, dont la vitre se dore d'une lumière de lampe, il y a des existences occupées à des besognes concrètes, tandis que, de choses demeurées dehors, dans le plein air du jour qui s'achève, il se dégage une poésie vraiment sublime, dont la

musique imprécise, mais réelle cependant, chante, douce immensément, au clavier de l'âme! Et pour cela il a trouvé un mode d'expression parfaitement adapté à son émotion de peintre, une couleur et une façon de poser le ton qui sont bien à lui: il n'a pas de concept géométrique; ce qu'il peint, ce sont de frissons colorés, et il laisse à notre œil l'initiative d'une compréhension, initiative qui est une joie; car, s'il en était autrement, l'art de Le Sidaner ne se paraîtrait point de mystère, — ce mystère, qui devient un enchantement pour ceux à qui il se révèle.



La seconde exposition qui m'a attiré est celle des tableaux et aquarelles de Franc-Lamy, à la galerie Tooth and sons.

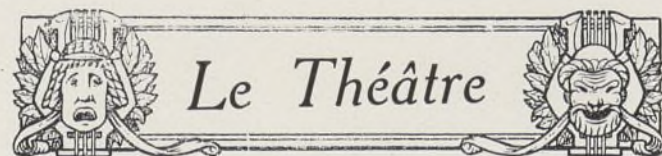
Cette fois l'éminent artiste nous intéresse à une triple manifestation de son art: Les jardins, les cités et les fleurs; on devine que les cités qu'il représente sont des cités qu'il aime: Venise, Bruges, Rotterdam, Grenade, Florence, Tivoli; pour les jardins, Versailles, le Luxembourg, les Tuileries; pour les fleurs, tous les épanouissements, toute la chanson des couleurs. Il y a dans cette série d'œuvres, qu'il s'agisse de tableaux importants ou de petits cartons larges comme la main, des notations qui sont un régal de couleur. Le succès a été très grand, et ce fut justice: d'ailleurs on sait depuis longtemps, que Franc-Lamy est un maître, et ce n'est pas aux lecteurs du *Figaro Illustré* que nous l'apprenons.



La troisième exposition particulière qui m'a attiré est celle des peintures et des aquarelles de M. Edouard Doigneau. L'éminent artiste s'en est allé en Camargue, et là, avec une conscience et un art dont l'éloge n'est plus à faire, il a noté, dans des pages d'un eucharisme vibrant, le paysage, les gens et les bêtes.

A examiner ses compositions, prises sur le vif, on a la sensation que l'on connaît le pays qu'elles interprètent et qu'on en va raconter les mœurs. M. Edouard Doigneau est, par ainsi, un guide particulièrement aimable et fidèle, dans la façon dont il nous fait pénétrer la signification du pittoresque qu'il interprète. Qu'on examine ses œuvres, telles: *le Marché aux chevaux à Aigues-Mortes*, *le Mas de l'Ancypre sous la lune*, *les Cavales se rendant aux Saintes-Maries-de-la-Mer*, *les Cabanes à l'embouchure du Petit Rhône*, *la Manade de chevaux rentrant aux Saintes-Maries*, *l'Étang aux marottes*, *la Buée de l'étang*, et d'autres encore, et l'on comprendra pourquoi il convient de porter une précieuse attention à l'effort d'art de M. Doigneau. Ai-je besoin d'ajouter que le peintre n'est pas absolument infidèle à la Bretagne, dont il nous a donné des aspects si heureux et si pleins de caractères. Son exposition comptait quelques peintures: *Matinée de Bretagne*, *Bigoudenne en costume du dimanche*, *Rentrée à la ferme par la neige*, tout à fait dignes de son grand talent.

L. ROGER-MILES.



Le Théâtre

L'Oiseau bleu comptera parmi les plus importantes manifestations artistiques du moment. La féerie de M. Maurice Maeterlinck reste un pur chef-d'œuvre et sa réalisation scénique est un enchantement des yeux comme de l'esprit.

Si l'on s'en tient à sa seule signification

explicite, l'histoire de Tytil et de Mytil est contée avec une grâce, une poésie, une naïveté, qui suffiraient à captiver le spectateur soucieux uniquement de l'intrigue qu'il a sous les yeux. Mais il est aisé de découvrir le sens symbolique de *L'Oiseau bleu*, qui transparait avec la plus facile limpidité à travers l'action, mais si discrètement, si intimement qu'il ne la surcharge pas, et qu'on pourrait n'en pas tenir compte sans trouver languissante ou obscure un seul instant cette action. Tytil et Mytil, sont envoyés par une fée à la recherche de l'oiseau bleu. *L'Oiseau bleu*, c'est le bonheur, Tytil et Mytil, ce sont les hommes qui le cherchent... Si les hommes avaient quelque sagesse, ne pourraient-ils être heureux? ils sont entourés d'une foule de bonheurs qu'ils ne savent pas voir, et qui, grâce à certains talismans, sont rendus perceptibles pour Tytil et Mytil: les bonheurs du foyer, les bonheurs de l'amour, les bonheurs de l'esprit. L'homme n'a que des connaissances limitées, et les explications qu'il donne des choses sont parfois trop sommaires.

Voici Tytil et Mytil dans le royaume du souvenir, où ils découvrent, sous leur aspect habituel, leurs grands-parents qu'ils croyaient défunts. Le souvenir ne prolonge-t-il pas la vie? La scène est traitée avec une sérénité, un charme intime, à laquelle on ne saurait demeurer insensible... Lorsque Tytil et Mytil se réveillent, ils garderont l'enseignement de leur rêve, sauront voir et comprendre les trésors qu'ils ont à leur portée, et ne chercheront pas au loin l'oiseau bleu qu'ils ont tout près d'eux dans une cage... Et l'œuvre aboutit à une leçon de résignation et de bonté... La mise en scène en est d'une richesse incomparable, les décors et les costumes, produisent l'effet le plus harmonieux et le plus féérique. En M. Séverin Mars, l'âme du chien semble passer positivement; c'est toute sa tendresse infinie et irraisonnée. Nous avons retrouvé avec un grand plaisir, la simplicité si émouvante de M^{me} Daynes-Grassot sous les traits de la grand'mère; il faut louer encore la puérilité très juste de M^{lle} Odette Carlia, la souplesse de M. Stephen, l'intelligence profonde de M^{me} Gina Barbieri; la diction savante de M. Garry, la grâce de M^{lle} Isis, la sérénité apaisante et comme lointaine de M^{me}orgette Leblanc, et surtout le grand talent de M. Delphin: il est tendre, gamin, naïf et en même temps malicieux avec une spontanéité et une vérité parfaites.

L'Odéon nous a offert un spectacle coupé, d'une composition très variée: la *Cour d'amour de Romanin*, un acte en vers et ma foi! en jolis vers de M. de Puyfontaine qui nous fait assister à une tragique histoire d'amour de l'époque médiévale: *Maud*, un acte de M. Leconte du Nouy, tout à fait remarquable de style, de pensée et de tenue, et une pièce en trois actes de M^{me} Dick-May: *Mère*, où l'on trouve des qualités de puissance et de franchise, mais qui semble dater d'il y a quinze ans. L'auteur y plaide une cause soutenue et jugée depuis longtemps, et bataille pour des idées que personne ne songeait à attaquer.

Ces trois pièces sont supérieurement jouées; M^{me} Ventura donne à Maud l'aspect réaliste qui convient, ainsi que tout son caractère symbolique. M. Desjardins est un parfait comédien; M^{me} Van Doren joue la *Mère* avec une énergie, une fierté et une conviction singulière. M. Denis d'Inès est aussi parfait diseur que sobre, sincère et intelligent comédien; quel admirable artiste! Mais ce fut à M^{me} Germaine de France qu'alla le gros succès d'interprétation; elle sait donner une impression de jeunesse et de pureté, sans montrer une ingénuité

factice. Elle trouve, en ce rôle de jeune fille avertie, la note juste entre trop de hardiesse et trop d'ingénuité. Elle est sensible avec sobriété et sans larmoiement.

L'Armée dans la Ville souleva, à ce même Odéon, des enthousiasmes, des discussions et des polémiques; c'est une œuvre à coup sûr puissante et très originalement conçue. M. Jules Romain veut nous faire sentir que le cœur d'un groupement, — d'une armée, d'une ville, d'une société, — bat un peu dans chacun des individus qui le composent. Et il nous montre l'opposition qu'il peut y avoir parfois chez chacun d'eux, entre son âme propre, et la parcelle d'âme collective — si je puis dire — qui réside en lui.

On pourrait discuter la composition de l'ouvrage, le contester, tout en y reconnaissant de hautes qualités qui peuvent nous faire espérer de l'auteur plus encore qu'il ne nous a donné aujourd'hui.

MM. Joubé, Chambreuil, Desfontaines, le servirent remarquablement.

Je dois constater, sans avoir à me prononcer sur eux, les incidents qui amenèrent M. Henry Bernstein à retirer, au bout de si peu de temps, sa pièce *Après moi* de la Comédie-Française; pareille aventure advint, il y a une quinzaine d'années, au *Thermidor* de Victorien Sardou, que Coquelin reprit ensuite victorieusement à la Porte Saint-Martin; souhaitons une même conclusion à l'aventure de M. Bernstein...

Fait curieux à noter: les trois pièces qui, ces vingt-cinq dernières années, donnèrent lieu à du tumulte à la Comédie-Française: *Daniel Rochat*, *Thermidor*, *Après moi*, avaient pour interprète principale M^{me} Bartet.

S'il est une comédienne, pourtant, qui semble être pour une œuvre, un gage de carrière régulière et pacifique, c'est bien la charmante, grande et divine artiste, qui mena d'ailleurs tant d'autres pièces à la victoire.

Si habituelle que soit la tendance à considérer que la dernière pièce d'un écrivain, quand elle réussit, est la meilleure qu'il ait jamais produite, j'incline très sincèrement à penser que *L'Enfant de l'Amour* marqua jusqu'à ce jour l'apogée de la maîtrise de M. Henry Bataille, sinon de son talent avéré déjà comme un des plus hauts que nous ayons.

On trouve dans sa composition une rectitude plus parfaite encore que dans les œuvres précédentes du grand écrivain, un dessein plus net, une unité d'action et de pensée plus respectée.

Liane Orland, sans être une mauvaise mère, a tenu à l'écart de sa vie son fils Maurice, dont l'âge souligne une maturité qui lui fait tort. Furtivement elle embrasse son fils, quand ses occupations lui en laissent le temps, pour le congédier par l'escalier de service dès qu'il survient quelqu'un. Maurice ne s'est jamais livré; il a toujours refoulé au fond de lui-même — sentant bien la nécessité de demeurer au second plan, — une tendresse filiale dont un moment d'épanchement maternel provoque enfin l'aveu. Mais Liane n'a fait appel à lui que parce qu'elle souffre et qu'elle entrevoit peut-être qu'il peut lui être utile. Le désastre qu'elle craignait depuis longtemps vient de se produire... Rantz, en proie à des ambitions politiques, vient de la quitter brutalement après quinze ans de vie commune.

Devant l'intensité de son désespoir, Maurice lui promet de tout tenter pour modifier la décision de Rantz; et il use, à cet effet, d'un double chantage auquel Rantz, d'ailleurs, résiste d'abord énergiquement... Finalement, soit par intimidation, soit par émotion sincère, — mais en tout cas à la suite de l'intervention de Maurice, — il fait

volte-face et se détermine à épouser Liane. Quant à Maurice, dont on n'a plus besoin et dont la présence serait plus gênante encore après son acte dévoué, on lui fera au loin une situation brillante. Le rôle de l'Enfant de l'Amour est éclairé de toutes les trouvailles, de toutes les intuitions psychologiques, si abondantes dans ceux de ses personnages que M. Henry Bataille sent plutôt qu'il ne les voit, qui sortent de son cœur plus que de sa pensée et auxquelles de multiples attaches de sensibilité le lient. L'isolement dans lequel a vécu Maurice Orland a développé en lui une lucidité qui lui fait connaître toutes les faces et toutes les nécessités de sa situation, en même temps que son éducation négligée lui laissait une absolue veulerie morale... Il se résigne à sa destinée médiocre, n'agit véritablement que lorsqu'il faut rendre à sa mère le bonheur. Alors seulement, il se sent capable d'énergie; mais les moyens d'action auxquels il songe se trouvent ceux habituels au monde abject où il a vécu, en sorte que de ses bons sentiments même sortent d'apparentes infamies. Même dans la bonté et le dévouement, il reste misérablement voué aux attitudes sans noblesse. Le rôle de Liane fournit à M. Henry Bataille l'occasion de manifester une fois de plus, — en le renouvelant avec une maîtrise, je le répète, plus complète encore, — son art d'aller jusqu'au bout d'une douleur, d'en révéler toute l'intensité intime, d'en saisir les traces les plus caractéristiques et les plus touchantes, de faire sentir à quel extrême degré elle atteint. Il sait rendre tangibles et saisissables les tortures multiples et furtives que sont pour un cœur en détresse les moindres événements, les détails les plus insignifiants et que la conscience ne perçoit pas avec précision.

M^{me} Réjane a tenu, avec un art véritablement sublime (le mot n'est pas exagéré), le rôle de Liane. Elle met non seulement en lumière tous les traits apparents, tangibles de son caractère, mais fait surgir et valoir tout ce qui ne peut être exprimé et qui en est le complément nécessaire, réalisant le type intégral du personnage qu'a dessiné l'auteur; elle est admirable de vérité tour à tour lamentable et grandiose.

Le spectacle actuel du Grand-Guignol est des mieux réussis : on y applaudit *Roméo*, un acte amusant et spirituel de M. F. H. Michel; *Le Chauffeur*, l'irrésistible et immense fantaisie de M. Max Maurey; *Alcide Pepet*, une pochade divertissante de MM. Massart et Vercourt; *Dichotomie*, une douloureuse étude de mœurs médicales de MM. Mouézy-Eon et G. Jalin; la *Fugue de M^{me} Caramon*, drame sobre et admirablement construit, de M. Pierre Jeannot, dont l'effet est des plus saisissants.

Il nous faudrait parler encore du *Veilleur de Nuit*, la pièce si fantaisiste en même temps que si amère que jouent, au théâtre Michel, M^{me} Lysès, désopilante au delà du possible, et l'auteur lui-même, M. Sacha Guitry; de la reprise heureuse d'*Occupe-toi d'Amélie*, aux Nouveautés, et de la très spirituelle revue des Capucines où MM. Dieudonné et Carpentier satirisent avec beaucoup de mordant, mais aussi de tact et de saine gaieté les derniers événements parisiens, et que jouent si spirituellement M^{me} Delmarès, M. Berthez et toute l'amusante troupe de ce dernier.

En dernière heure, mentionnons, pour y revenir plus amplement, l'apparition au Vaudeville du *Tribun*, de M. Paul Bourget que jouent, avec un grand succès, M^{me} Henriette Roggers et M. Lucien Guitry.

JEAN MANÉGAT

La Beauté féminine

LE REMÈDE CONTRE LA CHUTE DES CHEVEUX

5.000 francs de récompense s'il échoue

Enfin ! il existe, le produit sérieux et éprouvé qui arrête d'une façon certaine la chute des cheveux et les fait repousser ! Celles — et ceux — qui sont destinés à devenir chauves de bonne heure ou qui ont perdu la plus grande partie de leurs cheveux, ne doivent plus se désespérer à la pensée de montrer un crâne dénudé ou de porter perruque. Le *Harolis*, nom donné à la merveilleuse préparation dont je parle, a été expérimenté avec toutes les garanties possibles, et il est démontré qu'en moins de 30 jours il fait réellement pousser les cheveux, à condition, bien entendu, que les racines soient encore en vie. Ses propriétés sont si remarquables que non seulement c'est un puissant agent de croissance mais que, de plus, il embellit les cheveux et, le plus souvent, s'ils sont gris ou décolorés, leur redonne en l'espace de 10 à 15 jours, leur couleur naturelle. Le plus



Une chevelure reconstituée par le *Harolis*.

grand argument en sa faveur est que nombre de personnes, dont les attestations sont à la disposition de tous, ayant essayé une quantité d'autres remèdes connus sous formes de lotions, pommades, etc., n'ont trouvé que le *Harolis* capable de tenir la promesse faite par les autres : faire pousser les cheveux.

Depuis sa découverte datant d'un peu plus d'un an, il s'est répandu dans le monde comme un ouragan bienfaisant, et, aujourd'hui, des milliers d'hommes et de femmes sont des preuves vivantes de son efficacité. Par le *Harolis*, les pellicules et les démanagements sont complètement guéris après deux ou trois applications.

Pour donner du lustre aux cheveux, le *Harolis* est incomparable. Il ne contient pas d'huile, de teinture ou de matière colorante d'aucune sorte. Il rend les cheveux doux, brillants et souples.

Les directeurs du laboratoire Harolis ont une telle foi dans leur préparation qu'ils offrent 5.000 francs à qui pourra prouver que le *Harolis* ne fait pas réellement pousser les cheveux, qu'il contient de l'huile, de la teinture ou une matière colorante quelconque, que les attestations (simples ou légalisées) publiées ne sont pas sincères.

Voilà donc bien des raisons d'avoir confiance en ce produit et de l'essayer. Les renseignements les plus détaillés vous seront donnés au laboratoire Harolis, 17, boulevard de la Madeleine, Paris, soit de vive voix, soit par lettre.

INDISCRÈTE.

Chronique Immobilière

On me demande s'il est nécessaire de « faire les frais d'un acte notarié » quand on achète un immeuble et s'il ne serait pas possible de réduire le coût de cette dépense en se contentant d'un acte sous seings privés.

Pour répondre je suis amené à examiner les deux questions suivantes : 1° Peut-on faire un acte de vente sous seings privés ? 2° En cas d'affirmative y a-t-il économie ?

Sur le premier point la réponse ne fait aucun doute. Légalement il est absolument régulier de vendre un immeuble par acte sous seings privés. Mais pratiquement il en est tout autrement.

Tout d'abord un acte de vente bien rédigé doit comprendre une partie essentielle qui est l'établissement de « l'origine de propriété », c'est-à-dire du travail qui pendant trente ans au moins recherchera quels ont été les anciens propriétaires, s'assurera qu'ils ont tous bien fait transcrire leurs titres d'achat au bureau des hypothèques compétent, qu'aucun acte ou jugement de résolution de vente n'a été transcrit à ce même bureau et enfin qu'aucune inscription d'hypothèque ne subsiste pouvant arrêter le paiement du prix.

Ce travail à la fois minutieux et essentiel est impossible à faire pour un profane. Le notaire au contraire l'accomplira avec tout le soin voulu.

En outre un acte sous seings privés ne certifie pas par lui-même d'une façon suffisante la réalité des signatures apposées. L'acheteur qui se trouve en présence d'un acte sous seings privés peut parfaitement se voir en cas de besoin hors d'état de justifier qu'une signature contestée par un intéressé quelconque émane bien du signataire prétendu décédé, disparu par exemple.

Au contraire l'acte notarié confère « la force authentique » à tout ce qu'il contient signatures comprises. Le contenu de cet acte notarié ne peut être contesté que par la voie de « l'inscription de faux ». Procédure particulièrement difficile, dangereuse même et qu'un plaideur chicanier ne peut engager que dans des cas tellement rares qu'on pourrait les compter.

Donc en fait il faut toujours charger un notaire de recevoir les actes de vente d'immeubles.

Y a-t-il lieu de le regretter ? Certes non. En quoi les actes sous seings privés sont-ils économiques ? C'est qu'ils peuvent en général ne pas être enregistrés. Et comme l'Etat toujours à la recherche de ressources fiscales prélève la part du lion sous forme de droits d'enregistrement, éviter cette formalité évite une forte dépense.

Mais comme je le disais précédemment, tous les actes de vente doivent être transcrits au bureau des hypothèques. Et pour cela il faut préalablement qu'ils aient été enregistrés. La seule économie que procurerait l'acte sous seings privés serait donc celle de l'honoraire du notaire. Or il est infime comparé au total et par suite il n'y a bien aucun intérêt appréciable à vouloir se passer du concours de cet honorable officier ministériel.

En résumé, pour les ventes d'immeubles pas d'actes sous seings privés, ce qu'il fallait démontrer comme disent les mathématiciens.

Voyons maintenant quelques propriétés intéressantes.

Dans le Jura, une très belle propriété comprenant château, bâtiments d'exploitation, vignes, prés, champs, bois, plus de

mille arbres fruitiers. Le tout formant 38 hectares de superficie. En dehors de toutes les pièces de service le château comprend : salon, salle à manger, bibliothèque, six chambres de maître, bâtiment en parfait état. Le parc vallonné a une pièce d'eau et des sources, et il y a dans le pays chasse et pêche. On vendrait à 140.000 francs et la propriété est susceptible d'un revenu de près de 10.000 francs par an. En achetant on aurait donc une propriété d'agrément pour rien, puisque les revenus de la ferme, des vignes, terres, bois, arbres fruitiers rémunéreraient largement le capital engagé.

En Auvergne, un vaste domaine de 80 hectares. Le château moderne ayant : vaste vestibule, deux grands salons, salle à manger, cabinet de travail, salle de bains, chapelle, lingerie, douze chambres de maître plus toutes les pièces de service et des communs. Le parc d'un seul tenant a 67 hectares environ, avec de très belles



Fig. 1. — Château en Auvergne.

futaies, eaux vives, pièces d'eau. Le pays est très pittoresque et à proximité de plusieurs villes d'eau. Le tout vaut 300.000 fr. Le prix se réduirait à 230.000 francs en ne prenant seulement que château et parc et en laissant le surplus. (fig. 1). Cette propriété ferait un séjour d'été parfait alliant les charmes salutaires et reposants de la campagne aux plaisirs des villes d'eaux voisines.

Dans la Touraine, une propriété de 12 hectares serait à céder. Elle comprend : une maison de maître très confortable, ayant : vestibule, grand salon, fumoir, petit salon, salle à manger, sept chambres, terrasse, serre, jardin d'hiver, etc. Parc

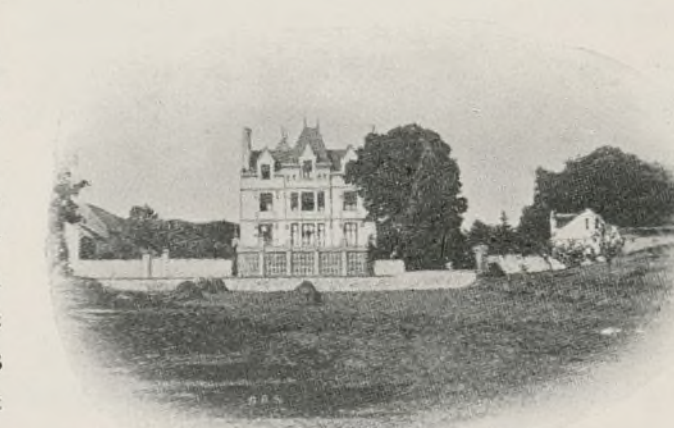


Fig. 2. — Propriété en Touraine.

avec bois, étang, petit pavillon. Dans la propriété se trouve une vigne (fig. 2), en plein rapport, *cru classé* et la ferme pour l'exploiter. Le revenu est de 10.000 francs et le prix de 180.000 francs. Cette propriété assure donc l'intérêt des capitaux d'achat à un taux rémunérateur.

Je puis, sur ces diverses propriétés, donner tous les renseignements complémentaires désirables.

J. CHASSINAT,
Avocat.

Pour tous renseignements, écrire, 77, boulevard Saint-Michel, Paris.

M. R. D. Dijon. Vous pouvez sans inconvénient procéder comme vous me l'indiquez.



Pyrénées et Côte Basque

On a beau être sceptique, et savoir par cœur tous les mauvais proverbes qui voudraient ternir la réputation du Printemps, il y a dans les neuf lettres de ce joli mot un charme qui opère chaque année avec la même énergie délicate sur les cerveaux les plus embrumés comme, semble-t-il, sur les plus vieux arbres. Le même signal fait jaillir les feuilles nouvelles de leurs bourgeons et les idées roses et bleues des fronts pâlis par ce qu'on est convenu d'appeler les joies de l'hiver. Printemps! C'est un vieux mot, mais il annonce le premier tableau d'une féerie dont on n'est jamais las, une féerie libératrice qui va prodiguer pendant des mois l'air vrai, la franche lumière, la saine vie naturelle.

Aussi, quand les cloches de Pâques annoncent l'heure du départ, toutes valises sont déjà bouclées.

C'est cette heure charmante que les chemins de fer d'Orléans et du Midi ont choisie pour nous envoyer, sous la forme la plus attrayante et la plus artiste, leur invitation au voyage. Quel raffinement, si l'on compare les moyens de séduction d'aujourd'hui aux gros moyens d'autrefois! Vous souvenez-vous de la baigneuse au maillot bien rempli et des paysages merveilleux et impossibles par quoi les affiches de naguère essayaient de captiver notre attention? Je sais bien qu'elles y réussissaient, — il y avait de notre part tant de bonnes dispositions! — mais nous leur gardions un peu rancune de ne point opérer avec plus de délicatesse. Comment ne pas nous avouer ravis des formes que l'on y met aujourd'hui! Cette jolie plaquette que vous allez recevoir demain, vous la lirez, n'en doutez pas, et vous la mettrez dans votre valise d'abord, puis dans votre bibliothèque au retour. Eh oui! dans votre bibliothèque, puisque c'est une œuvre d'art bien plus joliment éditée que la plupart des livres dont vous faites vos amis! Mais parlons d'abord de son contenu.

Pyrénées et Côte Basque : M. Paul Mieille a écrit sur ce vaste sujet dont chaque détail lui est familier, des pages fort joliment venues, mais des pages qui sont avant tout conçues en vue de vous faire acquiescer sans le moindre effort une connaissance très suffisante de ce pays admirable, qu'il n'est pas permis d'ignorer. Du lyrisme, oui, mais discret. Et, avant tout, beaucoup d'ordre, de méthode, de clarté, une abondance de renseignements précis, — ceux

précisément dont vous aurez besoin à chaque instant et que vous ne trouveriez nulle part sous une forme aussi peu encombrante. Bien entendu, beaucoup de belles images, — plus de 120 illustrations, des aquarelles, une carte spécialement dressée. Et tout cela présenté, il faut le dire encore, avec un goût et un sentiment artistique du meilleur aloi.

Je n'ai rien dit du sujet. Pyrénées et Côte Basque! La montagne, la mer. Les plus douces montagnes, et les plus belles. Une côte parsemée de nids luxueux, brillants, hospitaliers. Des paysages grandioses et d'une variété inconcevable. Des cités riches et harmonieuses. Des sports, des plaisirs, une vie à volonté intense ou paisible, qu'on ne saurait trouver dans nul autre décor...

Et tout cela tout près de nous, à une nuit de sleeping, à moins même, grâce aux services excellents qui se succèdent sur ces lignes fortunées. — Biarritz, dont la nouvelle gare a été inaugurée au cœur de la ville, il y a un mois, Saint-Jean-de-Luz, Hendaye, Pau, Saint-Sébastien ne sont-ils pas désormais à dix ou onze heures de Paris, par le diurne *Sud-Express* ou le nocturne *Côte-Basque*?

Qu'ajouter encore? Vous savez bien que Loti, que Rostand, après Hugo, sont allés là-bas planter leur tente, — une tente un peu perfectionnée. Vous savez toutes les chansons, tous les poèmes, et aussi tous les livres graves que cette partie de la France a inspirés... Il vous reste quelque chose à lire, quelque chose d'impérieusement utile : *Pyrénées et Côte Basque*, la jolie brochure que viennent de publier les Compagnies d'Orléans et du Midi.



Notes et Informations

SALUT, PRINTEMPS!

Que voilà bien le moment de l'espérance, on voit tout en vert et en rose, on sourit aux premiers beaux jours et aux premières fleurs dont le parfum grise un peu, après qu'on a tant respiré les odeurs de Paris par la pluie et par la boue!... On est heureux, c'est le printemps tout proche avec ses joies délicieuses chantées depuis des siècles; mais, hélas! que cette jolie médaille a donc un revers déplaisant, surtout quand il s'affirme sur notre visage en taches et en rougeurs, en boutons et en griffures de hâle!...

Nous trouvons alors que la sève monte trop, qu'elle devrait se borner aux végétaux et nous laisser tranquilles, protestation qui serait bien platonique si on ne la corsait par quelques précautions hygiéniques. La meilleure, en ce cas, est l'usage de l'Eau Brise Exotique qui se charge de rafraîchir l'épiderme, de le purifier de toutes ses petites tares et de lui rendre un éclat aussi charmant que naturel.

Ce produit spécial appartient à la Parfumerie Exotique, 35, rue du 4-Septembre, où il vaut 6 francs et 6 fr. 85 franco. Toutes les choses parfaites suscitant la contre-façon, il importe d'éviter les imitations d'Eau Brise Exotique.

LES TRIOMPHATEURS DE LA MODE

Avril. La nature s'éveille lentement et le printemps nous sourit timidement, plein de promesses tentatrices. Nous nous sentons l'âme en fête, toute auréolée de lumière.

Mais ce n'est pas seulement l'image de l'éternel renouveau qui nous met ainsi de la joie au cœur et du rire plein les yeux. C'est aussi le retour de la saison parisienne

qui nous convie à toutes ces journées d'élégance et de luxe, depuis le Concours hippique, les vernissages.

Parmi toutes ces manifestations mondaines, le Concours hippique tient certainement une grande place, peut-être est-ce parce qu'il satisfait le premier l'impatience de nos plus jolies élégantes.

Je ne prétends pas cependant qu'elles viennent là pour discuter chevaux. Non, mais pour se faire voir et aussi recueillir les hommages soulevés par leur grâce et leur charme. Et c'est un vrai régal des yeux. Cette année surtout, elles m'ont paru particulièrement séduisantes, vêtues presque toutes du séduisant costume tailleur, et rien



Création de la maison J. PAQUIN, BERTHOLLE et C^{ie}

n'était plus joli que ces tailleurs, — chic, — qui suffisent aujourd'hui à presque toutes les manifestations élégantes, surtout lorsqu'ils sortent de chez J. Paquin, Bertholle et C^{ie}, les grands couturiers du 43, boulevard des Capucines. En effet, cette excellente maison a acquis une maîtrise incomparable dans l'art du tailleur, mais du tailleur grand genre, impeccablement parisien, d'une ligne idéale confectionnée dans les tissus exclusifs de leur maison.

Nous avons retrouvé, au Concours hippique, la signature de ces maîtres incontestés sur les délicieux costumes arborés par toutes nos mondaines françaises et étrangères qui forment sa clientèle d'élite.

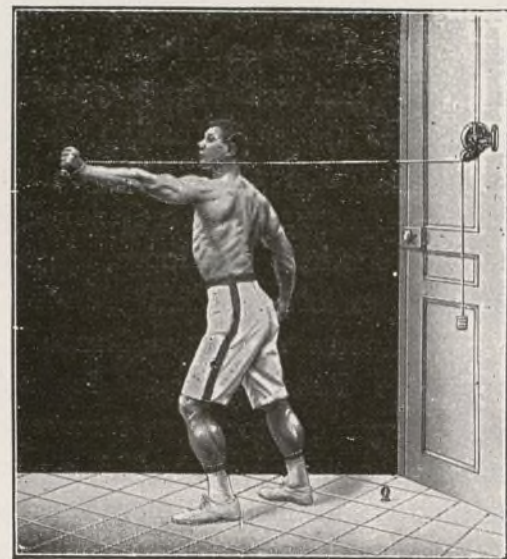
J'ajouterai que ce n'est pas seulement dans le costume tailleur que le talent de MM. J. Paquin, Bertholle excelle. Qu'il s'agisse de blouses, de manteaux, de robes flou, de chapeaux, c'est le même souci de la ligne, la même recherche de bon goût qui président à la création de toutes ces merveilles qui contribuent à rehausser leur joliesse et leur charme.

L'élégance règne en souveraine dans ce Palais de toutes les séductions qui, tout récemment, vient de subir de très importants agrandissements auxquels pas une parisienne n'a manqué d'apporter sa consécration, heureuse d'applaudir au succès des triomphateurs de la mode que sont MM. J. Paquin et Bertholle.

LES CHRONIQUES DU MOIS

GYMNASTIQUE RATIONNELLE

Aujourd'hui que tout le monde a reconnu les avantages que procure un exercice physique sagement modéré, il est intéressant de signaler un appareil de famille et d'appartement tout à fait rationnel, appelé à détrôner tous les exercices, et Dieu sait s'ils sont nombreux, dans lesquels le caoutchouc fatigué de se laisser tirer, ou fâcheusement impressionné par la chaleur ou l'humidité finit souvent par vous jouer le



LE RATIONNEL EXERCISEUR

mauvais tour de vous sauter au visage, bien heureux s'il n'est pas accompagné du petit crochet.

Avec le « Rationnel Exerciseur », rien de pareil à redouter : il ne renferme aucune parcelle de caoutchouc ; il se compose d'une poulie en bois, sur laquelle s'enroule une corde solide : un jeu de contrepoids interchangeable, permet de doser l'effort, suivant l'âge, le sexe et la force de la personne qui s'exerce ; il est inusable, tout en servant à toutes les personnes d'une même famille.

Il est construit d'après les données du D^r P. de Champtassin, dont les travaux sur le développement et le travail musculaire font autorité.

Le « Rationnel Exerciseur » est facile à placer partout : il ne pèse pas plus de 2 k. 500, livré tout près à poser dans une boîte élégante ; il est entièrement nickelé, de forme gracieuse et trouve sa place dans tous les milieux soucieux de l'esthétique, de l'hygiène et de la santé.

Prix de l'appareil complet. . . 25 francs.

En vente chez Y. Le Montréer, 9, rue Charlot, Paris.

Téléphone : 1019-87.

LA SAISON A AIX-LES-BAINS

Nos lecteurs apprendront avec plaisir que l'*Hôtel Mirabeau*, à Aix-les-Bains, ouvrira cette année dès le 15 avril. On se souvient que l'inachèvement des travaux avait, l'année dernière, retardé l'ouverture jusqu'à fin juin. Cette année tout est prêt, dans la magnifique résidence, pour accueillir les nombreux visiteurs et baigneurs fidèles à l'élégante station.

DES HISTOIRES DE CHAPEAUX

Les petits chapeaux annoncés ne sont pas encore de vrais petits chapeaux, car, s'ils sont moins larges, ils rattrapent en hauteur ce qu'ils perdent en envergure. Puis, quelles formes baroques, genre bonnet de coton, bonnet de bain, bonnet de déménageur!... Certaines toques en paille rayée de rouge, de bleu, de vert, formant de gros plis et se terminant en pointe penchée au bout de laquelle il ne manque qu'un gland, et encore pas toujours, sont le modèle de ce style populaire qui ne saurait s'allier qu'à un costume tout à fait sans façon.

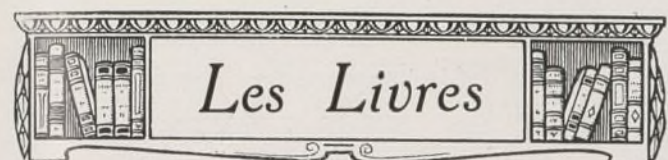
J'espère qu'on ne les rencontrera que dans la bousculade des gares et qu'elles

ELLE

a reconnu
ce phy-
intéressant
e et d'ap-
appelé à
Dieu sait
le caout-
ou fâcheu-
naleur ou
s jouer le

laisseront la place entièrement libre, sur les voies mondaines, aux ravissantes toques de fleurs sous lesquelles les cheveux gardent leur souplesse et montrent de jolies nuances, bien franches, car toutes les femmes coquettes savent aujourd'hui supprimer les tons fanés de leur chevelure. Quelques applications de Poudre Capillus, qui existe en n'importe quelle variété de teintes brunes et blondes, donnent d'admirables résultats et n'ont aucun des inconvénients reprochés aux teintures. Prix : 5 francs et 5 fr. 50 franco, à la Parfumerie Ninon, 31, rue du 4-Septembre.

CHRYSANTHÈME



C'est une figure intéressante que celle de ce malheureux Jacques Cazotte, fonctionnaire intègre, puis conteur doucement folâtre, partageant son temps entre les délassements littéraires, les joies de la famille et les préoccupations du vigneron champenois, — et dont la paisible existence devait finir misérablement sur l'échafaud de la Terreur, après un procès aussi injuste que ridicule. M. Armand Bourgeois, qui vit à Pierry parmi les souvenirs de Cazotte, vient de publier à la librairie Honoré Champion un ouvrage rempli de détails nouveaux sur cette personnalité assez peu connue et sur les circonstances qui entourèrent sa disparition. Ce volume, préfacé par M. Emile Sedeyn, constitue un apport utile à l'histoire des figures littéraires de la Révolution, et les bibliophiles ne manqueront pas de le placer à côté des jolies éditions de Cazotte dont il forme un commentaire attristant, mais original.

Et la lumière fut. — C'est le titre d'un nouveau recueil de poèmes de M^{me} Jeanne Perdiel-Vaissière, dont le précédent volume, *Celles qui attendent*, fut couronné par l'Académie française. Des paysages évoqués au moyen d'images harmonieuses et simples, et qui d'être ainsi traduits avec une sincé-



JEANNE PERDIREL-VAISSIÈRE

rité fervente, gardent un peu des grands souffles de la nature; des pages de fière allure consacrées à la famille, à la maternité; et aussi des strophes passionnées, qu'anime une sensibilité ardente et pure: tel se résume le contenu de ce livre où rien n'est banal, et qui ne manquera pas de contribuer à fixer l'attention du public sur une des poétesses les plus intéressantes d'aujourd'hui.

L'éditeur Bernard Grasset publie *La Dame du Bourg*, par Jean Yole (3 fr. 50).

C'est un roman où la fantaisie le dispute à la réalité très observée. Tous ceux qui ont vécu quelques jours à l'ombre d'un clocher de campagne reconnaîtront les personnages de ce livre, salueront comme d'anciens amis, le vieux curé, le sacristain, le facteur et surtout la *Dame du Bourg*, celle qui veut tenir la première place dans sa paroisse, diriger chaque chose et commander à tous, même à son recteur. Ceux qui n'ont pas eu le bonheur de vivre la vie des petites villes, aussi complexe que celle des grandes, goûteront cet ouvrage où chaque page apporte une pièce joliment copiée, un ridicule prestement saisi, et des tableaux de printemps riants comme le soleil d'avril. Sous la fantaisie, une thèse originale fait penser, et Jean Yole qui nous avait déjà donné les *Arrivants*, nous montre ici une autre manière.

LE MOIS FINANCIER

A Dieu ne plaise que nous parlions politique! Cependant, nous ne pouvons pas ignorer que, depuis notre dernier article, il y a eu un changement de ministère.

Nous pouvons d'autant moins l'ignorer que dans ce nouveau ministère figure M. Caillaux, et qu'on a vu dans son retour le présage de l'aboutissement de l'impôt sur le revenu. Est-ce à cette circonstance qu'il faut attribuer l'allure plutôt faible du marché pendant le mois qui vient de finir? Dans tous les cas, il y a là une coïncidence qui permet d'admettre une relation de cause à effet.

Il est peut-être bon, dans cette hypothèse, de remettre les choses au point et d'examiner brièvement si les craintes qui se sont traduites par cette dépression sont parfaitement justifiées.

Écartons d'abord, si vous le voulez bien, le côté politique du sujet. Ne nous occupons pas de savoir si l'impôt sur le revenu est conservateur, républicain ou socialiste. On conviendra que ces considérations n'ont rien à faire avec la valeur propre de l'impôt. Si nous les éliminons, nous nous trouverons simplement en présence d'un système à examiner en lui-même, système qui, comme toutes les mesures fiscales, doit nécessairement heurter certains intérêts.

Que ces intérêts se défendent, rien de plus naturel, et, je dirai même, rien de plus légitime. La menace suspendue sur eux justifie la défense, et cela dans les formes les plus larges. Mais elle ne justifie pas l'effarement général. Celui-ci n'aurait d'excuse qu'en présence d'un parti pris d'imposer un régime vexatoire, inquisitorial et inflexible.

Or, Dieu merci, ce n'est pas le cas. Avant de revenir aux affaires, M. Caillaux avait dit formellement, dans un discours prononcé à Lille le 8 janvier dernier, qu'il admettait qu'on apportât au projet de l'impôt tel qu'il l'avait conçu, tous les perfectionnements capables de donner satisfaction à l'opinion. La déclaration ministérielle a précisé ces dispositions et a annoncé l'intention de tenir compte « des habitudes, des traditions et même des préjugés » — ce en quoi elle reprenait d'ailleurs un mot profond de Lord Beaconsfield, d'après lequel, en matière d'impôts, ces éléments « devaient entrer en ligne de compte aussi bien que les éléments de la science fiscale ».

D'autre part, on sait que la Commission du Sénat avait, antérieurement à l'avène-

ment du nouveau ministère, fait disparaître du projet toutes les mesures d'établissement ou de contrôle de l'impôt qui présentaient le caractère d'investigations indiscrètes ou choquantes. Le ministre était donc parfaitement fixé sur les dispositions de la Commission lorsqu'il s'est présenté devant elle, en compagnie du président du Conseil. Il n'en a pas moins déclaré qu'il était prêt à discuter et à accepter toutes les modalités qui ne seraient pas en contradiction avec le principe.

Or, le principe, c'est qu'il faut payer. Là-dessus, nous sommes fixés, hélas, quel que soit le régime fiscal. Ce sont précisément les modalités qui sont importantes. Et, si l'on s'entend sur elles, on se mettra aisément d'accord sur le principe, puisque celui-ci est inéluctable.

Il résulte de tout ceci que la question de l'impôt sur le revenu est portée actuellement sur un terrain ouvert aux tentatives conciliantes, et, dans tous les cas, à la discussion la plus large. Dans ces conditions, il est permis de lutter. Mais il n'y a aucune raison pour montrer la nervosité inquiète et déprimante que nous avons eu le regret de constater.

Il faut reconnaître d'ailleurs que le monde des affaires doit être pourvu d'une constitution vraiment robuste pour ne pas se laisser aller complètement à l'affolement en présence des pièges qu'on lui tend et des assauts dont il est l'objet. Nous en avons eu la preuve dans ce qui s'est passé ce mois-ci relativement au Mexique.

On a annoncé successivement : que l'insurrection prenait les proportions d'une révolution; — que l'Angleterre avait fait une démarche auprès du gouvernement des États-Unis pour lui demander d'intervenir au Mexique afin d'y protéger les intérêts européens; — que les États-Unis avaient immédiatement décrété la mobilisation et se préparaient à envahir le Mexique; — que la ville de Vera-Cruz, le grand port mexicain, s'était insurgée; — que le président, Porfirio Díaz, était très malade; — que le même président, Porfirio Díaz, était mort, etc., etc.

Et dans tout cela, qu'y avait-il de vrai? Il y avait de vrai que les bandes de Madero entretiennent, le long de la frontière nord du Mexique, une agitation d'ailleurs complètement localisée, et que les États-Unis ont choisi ce moment pour exécuter de

grandes manœuvres du côté de cette frontière, ce qui fait que les bandes en question ne pourront plus la franchir chaque fois qu'elles seront battues pour se mettre à l'abri, se reconstituer et recommencer. Voilà comment les bruits tendancieux défigurent les situations réelles et provoquent des mouvements qui pourraient atteindre, parfois, une amplitude inquiétante.

Il est assez difficile de combattre ces manœuvres, dont la source est presque toujours à l'étranger, et dont les complices, chez nous, sont généralement inconscients et de bonne foi. Il est bien évident que si l'on pouvait, au moins une fois par hasard, appliquer des sanctions sévères à ceux qui les méritent, on obligerait ainsi les naïfs à plus de circonspection. Mais les coupables sont difficiles à atteindre. Cependant, l'attention doit être éveillée là-dessus. C'est là une question d'intérêt général. En attendant qu'on ait trouvé un moyen de défense efficace, le remède est dans la sagesse et le sang-froid du public.

Parmi les valeurs intéressantes qui nous paraissent devoir être signalées à l'attention de nos lecteurs, nous citerons :

La Compagnie du port de Rio de Janeiro et les obligations du chemin de fer du nord de Sao Paulo, actuellement en émission.

L'Emprunt Colombien 60/0 or récemment émis par la Banque alsacienne de Paris, qui se trouvent aux environs de 515.

Les obligations 5 0/0 or 1910 de l'Etat de Rio Grande du nord, cotent actuellement 465 et celles de l'Etat de Maranhao font 478 et 478.50.

La Compagnie Générale de Rio de Janeiro 5 0/0 or, 1^{re} hypothèque se retrouve à 445. Il en est de même de la Compagnie des chemins de fer du nord-ouest du Pérou dont les obligations de 1^{re} hypothèque sont en bonne tendance à 465.

La Foncière d'Hendaye et du sud-ouest se maintient à 114.

PERLÈS Frères

15, Rue du Helder, PARIS (IX^e)

Téléphone { 134.63, 1^{re} ligne
279.84, 2^e ligne
200.37, 3^e ligne

Adresse
télégraphique :
Pauperlès-Paris

Annuaire de la Banque, de la Bourse ET DU MONDE DES AFFAIRES

édité sous le haut patronage de la

Chambre Syndicale des Banquiers et Changeurs

MANUEL PRATIQUE à l'usage des Banquiers, Changeurs, Remisiers, et de leur personnel.
ANNUAIRE PROFESSIONNEL contenant une liste des Banquiers connus du monde entier, ainsi que des tableaux et renseignements utiles à tous :

Liste des sociétés en faillite ou liquidation; Tableaux de calcul rapide des intérêts et escomptes;
Liste des sociétés abonnées au timbre; Liste des journaux économiques et financiers;
Tableau des tirages des valeurs à lots; Liste des différents syndicats financiers, etc., etc.

De notables améliorations ont déjà été réalisées l'an dernier. Cette année, des chapitres nouveaux ont été ajoutés et ils vont marquer un progrès très réel qu'appréciera largement le monde des affaires.

En vente aux bureaux de l'Annuaire, au prix de 12 francs. Etranger et Colonies, 15 francs (Frais de port et d'envoi en sus)
ADMINISTRATION-DIRECTION : 27, Boulevard des Italiens, PARIS

CHEMIN DE FER DU NORD

Excursions



COMPIÈGNE

ET A

PIERREFONDS

40 Trains par jour

Durée du Trajet 1 h. 05

Billets à prix Spéciaux les Dimanches et Jours de Fêtes

EXTRA-VIOLETTE

Violet

AMBRE ROYAL

Véritable et suave Parfum
DE LA VIOLETTE

Nouveau Parfum, extra-fin.
Savon, Extrait, Eau de Toilette, Poudre de Riz.

SEUL INVENTEUR DU

SAVON ROYAL de THRIDACE et du SAVON VELOUTINE



WARINGS

LES GRANDS DÉCORATEURS ANGLAIS

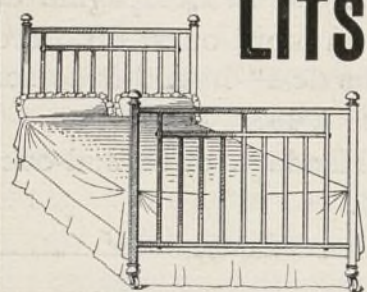
62 - Avenue des Champs-Élysées - 62
PARIS

Vous enverront sur demande tous renseignements, catalogues, devis pour installation d'appartements, villas, châteaux, etc.

PETITS MEUBLES - BIBELOTS
Grande Collection de Tapis d'Orient



DÉPOT CENTRAL
LITS CUIVRE



DEMOURGUES
50, Faubourg St-Antoine
PARIS
CATALOGUE FRANCO

ROSAMINE

Délicieux Parfum naturel
composé par VIOLET, parfumeur
29, Boulevard des Italiens, à Paris

EXPOSITIONS UNIVERSELLES - GRANDS PRIX COLLECTIFS



ROBES
Manteaux
LINGERIE
Crousseaux

English
Spoken

J. Barroin

394, Rue St-Honoré
Paris

M^{re} BARLET
diplômée de la Faculté de Médecine, ses recettes
pour enlever gratis la Névralgie, les Migraines,
toutes Douleurs périodiques.
HYGIÈNE - BEAUTÉ
Barlet, 112, rue Réaumur.

**FARINES
MALTÉES
MAGGI**

EXIGER
LA
MARQUE
CROIX
ETOILE

CREME DE RIZ
CREME D'ORGE
CREME DE BLÉVERT
CREME DE GRUAU D'AVOINE
CREME DE MAÏS



COMPAGNIE MAGGI
8, PLACE DE L'OPÉRA - PARIS

LA LISTE DES NUMEROS SPECIAUX DU FIGARO ILLUSTRÉ
EST ENVOYÉE FRANCO SUR DEMANDE

28 monographies illustrées parues à ce jour formant la collection la plus belle et la plus artistique qui ait jamais été publiée.

CHEMIN de FER du NORD

ANGLETERRE
PARIS NORD A LONDRES.
5 SERVICES RAPIDES QUOTIDIENS DANS CHAQUE SENS.
VOIE LA PLUS RAPIDE.
TRAJET EN 6 H 45.
TRAVERSÉE MARITIME EN 1 HEURE.

BELGIQUE, HOLLANDE

ALLEMAGNE, RUSSIE, JAPON ET CHINE

Station	Heure d'arrivée	Heure de départ
BRUXELLES	5 h 52	
LA HAYE	7 h 30	
AMSTERDAM	8 h 30	
FRANCKFURT-MEIN	12 h	
COLOGNE	8 h	
HAMBURG	10 h	
BERLIN	18 h	
S ^t -PETERSBOURG	51 h	
MOSCOU	62 h	
COPENHAGUE	27 h	
STOCKHOLM	45 h	
CHRISTIANIA	49 h	

BILLARDS

ET
TABLES-BILLARDS BATAILLE
DE PRÉCISION

Demander les Catalogues
8, Boulevard
Bonne-Nouvelle
PARIS.

POUR VOS JARDINS TOILES
DUFOUR
INIMITABLES



LES
BACHES DUFOUR
INUSABLES

POUR VOS VOITURES

SURPASSANT LES MEILLEURES
Les Fils de S. DUFOUR. 27, Rue Mauconseil. PARIS 1^{re}
Anc^{re} M^{re} S. DUFOUR Fondée en 1865
CATALOGUE ILLUSTRÉ FRANCO - TÉLÉPHONE 106-91



TOY

10, RUE DE LA PAIX

TÉLÉPHONE
318-46

COMPTOIR NATIONAL D'ESCOMPTE
CAPITAL : 150 MILLIONS - Lettres de Crédit pour VOYAGES - Location de Coffres-Forts - Agences dans les VILLES d'EAU